

## Nouveautés

---

Number 120, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55988ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2001). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (120), 4–27.

**CHRISTIAN DUFOUR**  
**Le défi québécois**Les Presses de l'Université Laval  
Québec, 2000, 186 pages

La réédition de l'essai de Christian Dufour, dix ans après sa première publication, prouve non seulement que son propos demeure actuel, mais qu'il s'agit d'un ouvrage clef des sciences humaines au Québec. Membre de l'Observatoire de l'École nationale d'administration publique, l'auteur réalise dans *Le défi québécois* une fascinante réflexion sur les identités québécoise et canadienne. Certes, Dufour avoue d'emblée son patriotisme, mais sait toutefois aborder le sujet sans verser dans une confrontation fanatique du pouvoir fédéral. C'est donc avec un regard nuancé qu'il pose clairement son ambitieux projet : comprendre les divers mécanismes socio-politiques, voire psychologiques, qui expliquent l'impasse dans laquelle se trouve actuellement le pays, et ce, afin de préparer l'avenir.

La démonstration de Dufour s'amorce sur un examen lucide et cohérent de divers épisodes décisifs de notre histoire. En fait, sa compréhension aiguë du passé soutient avec rigueur sa vision des enjeux politiques actuels. Tout en levant certaines ambiguïtés, Dufour réfute au passage quelques croyances, donne des exemples et fournit de nombreuses précisions qui permettent au lecteur de le suivre pas à pas dans sa démarche. Avec une acuité impressionnante, il intègre aussi à son exposé des arguments puisés autant dans la sphère économique que culturelle et linguistique. C'est ainsi que l'auteur invoque successivement la dynamique antagoniste de Trudeau et Lévesque, la réalité de la communauté anglo-québécoise, l'assimilation des populations franco-américaines, la part anglaise de l'identité québécoise, le régionalisme symbolisé notamment par les provinces de l'Ouest, etc. Tous ces éléments s'inscrivent dans une séquence logique qui lui font dire que « [c]'est en travaillant à devenir des "pays normaux" aux dépens l'un de l'autre que le Canada et le Québec se détruisent »

(p. 158). Selon lui, les Canadiens anglais, confrontés à l'américanisation, éprouvent une peur qui ressemble beaucoup à celle des nationalistes québécois, soit celle de disparaître.

Écrit avec assurance, *Le défi québécois* constitue un puissant outil de réflexion, une référence incontournable pour saisir la complexité des forces qui animent la politique d'ici. Essai interpellant, il suggère en fin de parcours que, vue la perte de crédibilité du projet souverainiste, seule une authentique remise en question pourra nous faire accéder à une perspective intelligente de l'avenir du Québec.

PHILIPPE GARON

**REED SCOWEN****Le temps des adieux.**  
**Plaidoyer pour un**  
**Canada sans le Québec**  
VLB éditeur, Montréal  
1999, 194 pages

On a reçu avec un peu de morgue ou d'agacement l'essai politique de Reed Scowen, *Le temps des adieux*, qui fournit un profil documenté de ce que serait le Canada sans le Québec. Scowen, qui fut député libéral, délégué du Québec, directeur de la commission Pépin-Robarts, pense pourtant avoir essayé de comprendre le Québec et de le satisfaire. Il en arrive finalement à constater que les « deux sociétés » qui composent l'actuel Dominion « ne sont pas faites pour s'entendre ». Le nationalisme québécois est qualifié par lui d'« ethnique et linguistique ». Que les souverainistes ou les fédéralistes soient au pouvoir, qu'importe : ils exprimeront toujours à ses yeux l'insatisfaction viscérale des Québécois pour le régime politique de 1867, un régime qui fonde et unit pourtant l'Autre société.

L'un des intérêts du livre de Scowen est précisément de permettre le constat de l'immense fossé séparant une vision représentative du Canada anglais de celle des Québécois vue à travers sa lentille. Pour Scowen, le Canada n'est pas un pacte entre deux peuples mais un pays à constitution souple et minimale, qui permet

la liberté des personnes et leur épanouissement, un pays composite dont l'anglais est la langue largement partagée.

Ce pays aurait finalement avantage à « désinvestir » le Québec, un éternel récalcitrant, qui freine le développement du Canada, perturbe son harmonie et brouille sa vision du monde. Le renvoi du Québec, loin de favoriser l'éclatement du Canada, permettrait l'émergence d'un Canada à neuf, prospère, plus fonctionnel et partageant des valeurs non contradictoires.

Il y a certes des contradictions dans l'essai (pourquoi reconnaître l'intérêt des parties sur le partage des ports de Montréal et de Québec, par exemple, et refuser mesquinement la double citoyenneté, si désirée ?), on peut se sentir frustré de se voir perçu avec une certaine étroitesse : cela ne fait que fonder davantage la pertinence de laisser vivre deux pays qui ne sont dans le même, Canada ou Dominion of Canada, que deux corps étrangers irréconciliables.

ANDRÉ GAULIN

## Étude onlini

**ROBERT HARVEY**  
**Poétique d'Anne Hébert :**  
**Jeunesse et genèse**suivi de  
**Lecture du Tombeau des rois**  
L'instant même, Québec  
2000, 344 pages

Professeur et critique littéraire bien connu pour la publication de ses nombreux articles et études sur Anne Hébert, Robert Harvey vient de faire paraître à L'instant même un nouvel essai, aussi passionné et engagé que ses écrits précédents.

Imposante étude essentiellement consacrée aux premières œuvres d'Anne Hébert (*Les songes en équilibre*, *L'ange de Dominique*, *L'arche de midi* et *Le tombeau des rois*), *Poétique d'Anne Hébert : Jeunesse et genèse* de R. Harvey en explore les « fondements imaginatifs » afin de proposer, considérant l'ensemble de l'œuvre hébertienne, « l'unité imaginative

de sa structure, son schème organisateur » (p. 9). L'auteur analyse ces textes de jeunesse en relevant « en quoi l'imaginaire chrétien et ses mystères a pu devenir le creuset de la création chez Anne Hébert » (p. 17).

Par une analyse systématique et fort minutieuse des images et des discours, des thèmes et des structures narratives, Harvey nous convie à une approche du sacré hébertien en nous livrant une interprétation détaillée des recueils de poésie et des premières proses d'Anne Hébert. Les liens thématiques, imaginatifs et discursifs avec les œuvres romanesques subséquentes sont clairement établis grâce à une abondance de notes et de remarques situées à la fin de chaque chapitre consacré à un ou plusieurs de ces textes. La bibliographie imposante proposée par Harvey à la fin de son ouvrage témoigne de la rigueur de son analyse et de son souci d'étayer ses hypothèses d'arguments rigoureusement établis et reconnus par les grands noms des sciences humaines des religions (Mircea Eliade, Roger Caillois, Northrop Frye, René Girard, entre autres). Il convient néanmoins de remarquer qu'Harvey précise se consacrer exclusivement à l'interprétation du sacré chrétien dans l'œuvre hébertienne, éliminant ainsi d'autres formes de religiosité possibles.

Rédigée dans un style didactique fort accessible, cette étude, qui survient quelque six mois après la disparition de notre écrivaine, intéressera tout autant le professeur cherchant à présenter l'œuvre à ses élèves que le lecteur un tant soit peu averti qui y trouvera des remarques et des interprétations éclairantes sur les liens unissant tous les écrits d'Anne Hébert. Peut-être faudrait-il néanmoins rester prudent en affirmant que tout l'imaginaire d'Anne Hébert se trouve déjà placé en filigrane dans ses premières œuvres. L'auteur n'évoque pas de réelle progression d'une œuvre à l'autre, d'un écrit de 1940 à un de 1990, ce qui laisserait croire que l'imaginaire d'Anne Hébert a relativement peu évolué en cinquante années de création littéraire.

ANNE FONTENEAU

Sous la direction de PATRICK POIRIER  
**Jacques Ferron : Autour des commencements**  
suivi de **Les rats de Jacques Ferron**  
Édition préparée et commentée par BRIGITTE FAIVRE-DUBOZ  
Lanctôt éditeur, Montréal, 2000, 357 pages  
Collection « Cahiers Jacques-Ferron », n° 4-5

Comme les autres ouvrages de la collection « Cahiers Jacques-Ferron » dirigée par Ginette Michaud, celui-ci vise un double objectif : diffuser les manuscrits inédits de l'écrivain et fournir à l'œuvre un lieu de connaissance et de réflexion critique. Le livre contient neuf études réunies par l'idée de commencement, à entendre dans un sens très souple toutefois, puisqu'il sera question aussi bien des débuts de la carrière d'écrivain que du thème de la naissance, par exemple. C'est dire que si certains articles s'intéressent aux premiers écrits de l'auteur (voir les textes de Jean-Marcel Paquette, de Jean-Pierre Boucher et de Mary Ellen Ross), d'autres pourront aborder des textes plus récents, mais traversés par la venue à l'écriture ou la recherche des origines (c'est le cas de l'étude de Geneviève Lafrance et de celle de Guy Monette). D'autres, encore, seront attentifs aux fondements de l'œuvre, c'est-à-dire à la présence de mythes ou de textes fondateurs que l'écrivain Ferron s'est approprié (on lira Anne Caumartin et Pierre L'Hérault). La quête des commencements prend donc des formes diverses au fil des études et croisera d'autres avenues, dont, parmi les plus empruntées, celle de l'intertextualité mais aussi de la modernité problématique de l'œuvre ferronienne (voir là-dessus Michel Biron et Ray Ellenwood).

L'ouvrage se clôt sur une pièce inédite de Jacques Ferron : *Les rats*. Vraisemblablement composé en 1947, comme l'indique Brigitte Faivre-Duboz dans sa présentation de la pièce, *Les rats* appartient à un genre intermédiaire, celui de la « comédie héroïque », « genre importé d'Espagne et inauguré en France par Rotrou et Corneille » (p. 217). On y reconnaîtra toutefois un mélange de styles versant dans le burlesque, très représentatif de l'imaginaire et de l'écriture de Ferron. Des rats se retrouveront effectivement sur scène, en compagnie d'étudiants en droit, de Champlain, fondateur de Québec, d'un pompier, et d'autres personnages aux noms qui évoquent directement les classiques français : Célimène, Bertrant, Bianchi Blanchon, Grégoire. Responsable de l'établissement du texte, Brigitte Faivre-Duboz introduit la pièce par le biais de son accointance à une dramaturgie baroque et montre, entre autres, les échos ou les prolongements de cette œuvre des débuts ailleurs dans la production ferronienne.

Destiné à des lecteurs avertis de Ferron, *Autour des commencements* n'introduit pas à l'œuvre de l'écrivain. L'ouvrage compte sur une familiarité déjà acquise aux textes connus et moins connus de Ferron. Il poursuit toutefois une exploration rigoureuse de l'œuvre en recourant à des lecteurs de différentes générations, des critiques chevronnés aussi bien que des étudiants, qui apportent chacun un éclairage particulier et intéressant. La qualité générale des études et de la collection en son ensemble mérite d'ailleurs d'être soulignée. *Autour des commencements* constitue sans nul doute une contribution qui témoigne du dynamisme, de la capacité constante de renouvellement, mais aussi de la solidité des études ferroniennes.

ANDRÉE MERCIER

*Cet ouvrage vise un double objectif :  
diffuser les manuscrits inédits de  
l'écrivain et fournir à l'œuvre un lieu de  
connaissance et de réflexion critique.*

HÉLÈNE PEDNEAULT

*Les carnets du lac*

Lancôt éditeur,

Outremont

2000, 94 pages

Le dernier livre d'Hélène Pedneault, *Les carnets du lac*, ne porte pas sa signature. L'auteur identifié est le Lac Saint-Sébastien, Pedneault n'étant ici, par un jeu littéraire, que la traductrice des réflexions du lac-narrateur. Il s'agit donc d'une sorte de journal intime tenu par ce lac qui, on s'en doute, tentera d'avoir une certaine profondeur dans le propos. La première phrase du premier carnet donne le ton : « Les lacs ne parlent pas, ils réfléchissent ». L'idée de départ est alors prolongée et la métaphore de l'eau qui réfléchit, qui sert de miroir, permet à Pedneault de faire tenir à son lac des propos sur la nature humaine aussi bien que sur la Nature elle-même. Comme on l'imagine, la vie trépidante d'un lac ayant vite atteint ses limites, ce sont les propos de celui-ci sur sa traductrice, ses observations sur le comportement de cette fille qui vit seule sur ses rives en toutes saisons, qui forment l'essentiel – et le plus intéressant – du texte.

Hélène Pedneault se livre dans ce journal, mais trop peu pour nous toucher. Les citations nombreuses, attribuées au lac (mais reconnaissables à l'usage de l'italique et identifiées à la fin du volume), permettent d'entrer dans la bibliothèque de l'auteure, de la connaître un peu par ses lectures. De même, les angoisses du lac se confondent volontiers avec celles de la traductrice, et l'humanisme de celle-ci plaît à celui-là. Le ton lyrique adopté par le lac – ou sa traductrice – est plutôt plaisant. Mais malgré tout cela, il me semble être plus souvent à la surface du lac que dans ses profondeurs. La réflexion prend facilement la forme de la maxime et l'élément liquide, matériau premier de la narration, fait parfois regretter la présence de la terre ferme. Bien sûr, comme s'en étonne le lac, apprenant que l'humain serait fait à quatre-

vingts pour cent d'eau : « Il n'y aurait qu'un petit vingt pour cent de différence entre eux et nous ? » C'est peut-être cela qui manque au livre : ce vingt pour cent de chair et d'os ?

GILLES PERRON

MAURICE G. DANTEC

*Le théâtre des opérations.**Journal métaphysique et polémique. 1999*

Gallimard, Paris, 2000, 647 pages

Maurice G. Dantec aime écrire. Ça se voit : 647 pages de journal pour la seule année 1999 qu'il a passée en grande partie au Québec ! Il écrit sur tout, commente l'actualité et la situation politique et culturelle, réfléchit sur sa pratique d'écrivain, sur l'écriture, sur le monde post-moderne, bref tout devient matière à penser. Mais son point de vue, d'un pessimisme galopant, laisse entrevoir un sens critique acerbe d'où se dégage un mal-être profond qui donne l'impression que l'humanité court à sa perte et que le monde est engagé sur une mauvaise voie. Cette philosophie aux relents nietzschéens le fait sombrer dans des pensées glauques qui débouchent sur une métaphysique d'un désespoir à peine voilé.

Mais l'auteur de romans noirs sait aussi se faire acerbe et adopte souvent un ton carrément polémique, principalement envers le Québec et son système d'éducation. Plusieurs sursauteront en lisant ces pages dont certains passages relèvent d'une méconnaissance flagrante de l'histoire, de la culture et de la politique québécoise et canadienne. Quoi qu'il en soit, on peut se questionner sur le bien-fondé d'une telle intervention dans la mesure où Dantec n'a

jamais eu le courage d'attaquer le système français qui n'est pas sans incongruité.

Il y a heureusement des pages plus heureuses où l'auteur, en terrain connu, porte des jugements plus sûrs ou fait preuve d'une pensée mieux articulée. Malgré tout, l'auteur du *Théâtre des opérations* sort rarement des

terrains battus et reprend à son compte les clichés, les préjugés et les attitudes d'une intelligentsia qui forcément condamne toutes formes de progrès technologique comme si celui-ci était destiné à des êtres à la pensée faible. L'intellectuel ici encore condamne sans chercher à comprendre et se place au-dessus de la mêlée en prenant pour acquis qu'il est le seul à posséder les clés pour comprendre le monde. Dommage que l'écriture confine à s'éloigner de la réalité et que l'écrivain, encore une fois, tombe dans le discours intellectualiste plus éthéré que métaphysique !

ROGER CHAMBERLAND

## Nouvelles

NICOLAS DICKNER

*L'encyclopédie du petit cercle*

L'instant même, Québec

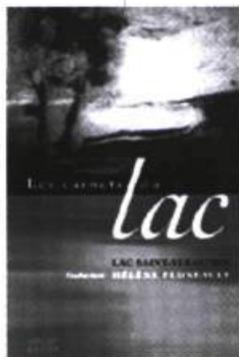
2000, 107 pages

Le premier recueil de nouvelles de Nicolas Dickner, *L'encyclopédie du petit cercle*, est une célébration de l'imaginaire. Le titre renvoie à une encyclopédie que l'auteur, selon l'avant-propos, aurait trouvé chez un bouquiniste. C'est ainsi que commence la vaste entreprise de mystification littéraire de Dickner, alors que chaque nouvelle trouvera en épigraphe un long extrait de cette fameuse encyclopédie. Chaque mot (« Chadouferie », « At-trape-papillon », etc.) ou expression (« Arctique affectif », « Cul-de-sac épidermique », etc.) sert de préambule à une nouvelle où règnent les lois de l'imaginaire. Ainsi, dans « Alexandrie, Alexandrie », deux personnages qui veulent se rendre à Alexandrie découvrent qu'une autre ville porte ce nom, puis une autre encore, et de nombreuses autres... « L'ancien monde » présente des personnages qui creusent pour trouver de l'eau et qui en trouveront plus qu'ils ne l'avaient pensé. « La clé des océans » tient dans « un vieux pinneau rogné et [...] un pot de gouache bleu marine » (p. 30). Dans l'ensemble des nouvelles, on retrouvera des insectes, pour parler d'amour ou d'art, des bateaux, de l'eau, du sable, mais surtout des voyages, un grand désir de l'ailleurs.



HÉLÈNE PEDNEAULT

*Les lacs ne parlent pas, ils réfléchissent.*



Le recueil est divisé en trois parties : « L'ancien monde », « Dans les limbes » et « Reconquista », chacun de ces titres correspondant également à une nouvelle à l'intérieur de la section qu'il identifie. La partie centrale compte six nouvelles, la première et la dernière, deux chacune. Comme les titres semblent annoncer un parcours, on constate que, pour passer de l'ancien monde à la reconquête d'un nouveau monde, un long séjour dans les limbes s'impose. La dernière nouvelle, « Reconquista », qui est aussi la plus longue, est en apparence plus réaliste, mais fait toujours la part belle à la rêverie alors que dans une ville qui pourrait être Rimouski la petite Karyne rêve de Madagascar. Son amitié avec Aïcha devient la rencontre de deux imaginaires : « elle m'explique le plateau du Dahar et le détroit de Messine, tandis que je lui apprends la Baie des Chaleurs et le fjord du Saguenay » (p. 95).

Ce premier recueil de Dickner est assurément une réussite. Son éditeur, en quatrième de couverture, propose de lui inventer « une famille : Swift, Borges ». L'auteur ne reniera certes pas cette parenté, mais s'il peut reconnaître en eux des parents ou des maîtres, il a déjà développé sa manière propre. L'aventure ne fait que commencer : en fin de volume, on nous annonce que le recueil que nous venons de lire est le premier d'une trilogie, dont nous pouvons suivre l'écriture à l'adresse [www.ventdebout.go.to](http://www.ventdebout.go.to). Est-ce bien vrai, ou serait-ce, encore une fois, la mystification littéraire qui se poursuit ?

GILLES PERRON

**RENÉ OUELLET et al.**  
**Promeneur de villes,**  
**promeneur de vies**  
 Terres Fauves, Saint-Raphaël  
 de Bellechasse, 2000, 217 pages  
 Collection « Nuit d'encre »

Réunissant cinq auteurs aux styles et aux tonalités fort différentes, *Promeneur de villes, promeneur de vies* propose 39 textes de longueur variable, les uns se situant du côté de la narration nouvelle, les autres, de celui du récit. Le fil

conducteur du recueil, la ville, se présente tantôt comme la thématique première des textes, tantôt comme un motif en filigrane. Les textes de René Ouellet ont ceci de touchant qu'ils témoignent de temps révolus, d'une époque où la ville recelait encore de tendres secrets, plus particulièrement dans « Le hangar ». Quant à Ghislaine Lavoie, elle livre des récits très proches de la prose poétique, où les personnages sont à peine esquissés. Ainsi, dans « À tire-d'elle », on passe, tel un oiseau, dans la vie d'une femme terrorisée par son époux. Le tableau est bref, mais saisissant. Les récits de Raymonde Dionne sont empreints d'une grande candeur ou surprennent, surtout « Tentacules » qui risque de rappeler des souvenirs douloureux à plusieurs. Plus ironique, Denys Bergeron privilégie la figure du poète urbain, alors que Françoise Dumoulin, dans un style souvent laconique, dépeint la solitude des citadins ou les drames qui nous guettent au quotidien.

Contre toute attente, *Promeneur de villes, promeneur de vies* se révèle homogène. On y trouve des textes bien écrits et sans prétention, auxquels on pourrait cependant reprocher d'être trop courts. Qu'à cela ne tienne, l'ensemble demeure touchant. À lire pour se réconcilier avec la ville...

CHRISTIANE LAHAIE

À lire pour se  
 réconcilier avec la ville...



MARIE-JOSÉE L'HÉRAULT

*Taïko.*

*Des nouvelles du Japon*

Lanctôt éditeur et Danièle

Shelton éditrice, Outremont

2000, 130 pages

Marie-Josée L'Héroult, détentrice d'une maîtrise en littérature, connaît bien le Japon car elle y a enseigné. Après avoir publié un roman en 1995, *Immersion*, et un premier recueil de nouvelles en 1998, *Tokyo Express*, la jeune auteure originaire de Québec revient avec *Taïko*. Ce deuxième recueil renferme sept récits inédits et agréables à lire.

La nouvelle éponyme raconte la chance ratée de vivre une grande histoire d'amour pour Anne, une Québécoise en séjour d'échange au Japon. La jeune femme s'éprend d'un joueur de *taïko*, un tambour typiquement japonais. Quoique ce genre de coup de foudre ait été souvent repris en littérature, il est ici présenté dans un décor exotique qui ne manque pas de renouveler ce concept déjà exploité.

Quant aux six autres nouvelles, elles sont tout à fait originales de par leurs histoires et le ton que l'auteure a adopté pour les raconter. Les situations dans lesquelles L'Héroult a placé ses personnages sont également des plus inusitées. On passe d'une mère découragée par sa fille à un cabinet d'acupuncture où l'on rencontre une femme trompée et blessée. On vogue aussi d'une enseignante voleuse à un chef de personnel, berné par un employé. Ensuite, on tombe nez à nez avec un primate du nom de Piaget. Finalement, le recueil se

termine par le drame d'un auteur nouvellement publié qui se rend compte que le dernier chapitre manque à son roman dont il n'a aucune copie complète.

Bien entendu, comme l'indique le sous-titre, toutes ces nouvelles sont assaisonnées à la sauce japonaise. Cependant, ce ne sont pas que des



MARIE-JOSÉE L'HÉRAULT

*Taïko est un aller-retour au Japon d'où le lecteur revient charmé.*

histoires de Japonais. À un certain moment, c'est un Occidental qui découvre la culture nipponne qui est totalement différente de la sienne. Il peut alors s'ouvrir à elle ou l'empêcher de le pénétrer par tous les moyens. D'autres nouvelles révèlent des Japonais qui font face aux nouveautés du monde occidental ou qui sont prisonniers de leur propre monde. Dans tous les cas, on est ravi par le style de L'Héroult qui allie une écriture soignée, souple, à un ton qui se fait tantôt ironique, tantôt mordant ou humoristique mais qui reste toujours naturel. En somme, *Taïko* est un aller-retour au Japon d'où le lecteur revient charmé.

NATHALIE BOUCHARD

Des livres qui jouent en quelque sorte le rôle de phares pour les enseignants dans les eaux parfois tumultueuses de la routine quotidienne.

## Pédagogie

JOCELYNE GIASSON  
*Les textes littéraires*

Gaëtan Morin éditeur, Montréal  
2000, 271 pages

Jocelyne Giasson nous a habitués à des livres de qualités. Des livres qui sont toujours des comptes rendus utiles et à jour. À preuve, *La compréhension en lecture* et *La lecture : de la théorie à la pratique*. Des livres qui jouent en quelque sorte le rôle de phares pour les enseignants dans les eaux parfois tumultueuses de la routine quotidienne. Cette fois-ci, *Les textes littéraires à l'école*. Ce livre arrive à point puisque le programme de français accorde une place importante au développement de la culture en général et par voie de conséquence de la culture littéraire. Ce livre présente « tout ce qu'il faut savoir » pour développer, chez les élèves, les compétences à lire des textes littéraires et le goût pour ce genre de lecture. Le livre est partagé en six parties, chacune contenant plusieurs chapitres.

La première partie consiste à faire le point sur certains aspects généraux de la lecture littéraire : un essai de définition, sa place dans l'école, des idées pour que la lecture devienne une habitude

quotidienne plutôt qu'une activité spéciale.

La deuxième s'attarde à la très grande variété de livres offerte aux jeunes lecteurs : contes, nouvelles, fables, romans, bandes dessinées, etc. On y trouve des suggestions sur diverses façons de les exploiter, des critères de qualité des textes ainsi que de nombreux moyens, pour les adultes, de se familiariser avec la littérature de jeunesse.

La troisième partie propose des façons d'aborder la lecture, c'est-à-dire les diverses stratégies à mettre en branle ou à enseigner. Les façons de permettre aux élèves de réagir de façon satisfaisante à leur lecture, ainsi que des conseils pour permettre aux enfants de profiter réellement de leur lecture.

La quatrième partie continue d'approfondir le phénomène de la lecture en classe. Quel lien créer avec l'écriture ? Organiser une lecture thématique, pourquoi pas ? Sont données des pistes d'exploitation et enfin des explications sur les cercles de lecture très à la mode, mais qui doivent être soigneusement gérés pour être profitables.

Une cinquième partie est réservée à la poésie et à ses différents aspects. Il est agréable de recevoir des idées et des conseils surtout

## Pédagogie

SUZANNE-G. CHARTRAND  
et CLAUDE SIMARD  
*Grammaire de base*  
ERPI, Saint-Laurent (Québec),  
2000.



La grammaire de base de Suzanne Chartrand et Claude Simard mérite une attention particulière, car elle présente plusieurs caractéristiques qui en font un excellent outil pédagogique.

Tout d'abord, la présentation matérielle est particulièrement agréable : les pages sont aérées, la typographie et la couleur sont utilisées de façon judicieuse, des illustrations amusantes en début et en fin de chapitre viennent ajouter une touche d'humour au manuel. Le style, clair et direct, est tout à fait accessible à des élèves du primaire. Les exemples choisis conviennent bien à l'âge des élèves ; de plus, ils sont souvent extraits de textes littéraires, ce qui contribue à la qualité de l'ouvrage.

Quant au contenu, on peut le qualifier de complet ; en effet, les auteurs abordent tous les aspects

de la langue, que l'on pense au lexique, à l'orthographe, à la ponctuation, à la syntaxe, à l'organisation des textes. Concrètement, on trouve dans cette grammaire 16 chapitres répartis comme suit : les signes écrits (3 chapitres), les mots (2 chapitres), les classes de mots (8 chapitres), les phrases (2 chapitres), les textes (1 chapitre). À ces cinq parties s'ajoutent deux annexes très pratiques : une liste orthographique du vocabulaire de base et un dictionnaire de conjugaison des verbes fréquents.

Chaque notion est traitée avec beaucoup de rigueur, tout en misant sur l'essentiel. Une des particularités de l'ouvrage repose d'ailleurs sur les régularités plutôt que sur les exceptions. Cette façon de procéder permet à l'élève de comprendre plus facilement le

dans le contexte actuel, pour partager cette forme littéraire avec les jeunes : la lecture à voix haute de poèmes en classe, les activités de réaction, les outils poétiques et les mini-leçons.

La sixième et dernière partie aborde le sujet toujours difficile et épineux de l'évaluation. Elle fournit des critères d'évaluation, des suggestions pour atteindre une évaluation authentique et utile.

Voilà, un livre riche et rempli d'idées à exploiter et à appliquer, un livre qui fait le tour du jardin littéraire de nos jeunes. Comme dans ses livres précédents, le lecteur retrouve les mêmes qualités : la clarté, la précision et la pertinence des informations. Les nombreux exemples de fiches destinées aux activités de lecture et d'écriture et aussi d'évaluation seront fort utiles.

Il aurait été certes apprécié de trouver des exemples de textes littéraires, pour une raison précise : la frontière entre le texte littéraire et le texte courant est bien mince. De plus, il aurait été utile de participer à un ou des exemples d'exploitation d'un texte littéraire pour mieux voir et comprendre et aussi pour constater ce qu'est un texte « littéraire ».

EVELYNE TRAN ET GODELIEVE DE KONINCK

## Poésie

MARTINE AUDET

*Orbites*

Éditions du Noroît, Montréal,  
2000, 81 pages

Il y a de ces recueils dont on ne parvient pas à oublier le rythme elliptique, la fulgurance des images, le mouvement qui va du réel au poète et la profondeur du propos qui en appelle à la sensibilité du lecteur plus qu'à sa compréhension de surface. *Orbites*, le troisième recueil de Martine Audet, est de cette catégorie. Attiré par l'intertextualité à l'œuvre de Gauvreau, pour qui j'ai toujours eu un faible, j'ai abordé ces poèmes, à la fois curieux et inquiet. Curieux pour voir comment on pouvait partir de la poésie de Claude Gauvreau pour écrire d'autres poèmes, mais inquiet aussi parce que cela peut déboucher sur une expérience d'écriture où les images deviennent les victimes d'un système qui tourne à vide. Quelques poèmes d'Audet m'ont vite montré qui nous étions devant un recueil autonome, réfléchi et solidement construit.

*Orbites* nous entraîne dans une expérience troublante où la réalité renvoie constamment à l'être qui se mesure à la grandeur du monde

tout en sachant rester humble, mais inquiet devant la mouvance des choses : « je noue à mon poignet/ l'amour de tes mains nues// sois le jour/ dans ce jour/ où il n'y a rien// demain les oiseaux/ ne m'épargneront pas » (p. 49). Cette figure de l'orbite marque la circularité d'un parcours qui va du poète à l'univers, mais qui accuse aussi le mouvement du temps qui passe et qui redonne une certaine plénitude à l'existence. Martine Audet nous donne ici un recueil d'une rare densité : l'un de ces livres que l'on lit et relit avec le sentiment d'entendre une voix singulière qui nous rappelle à elle parce qu'elle transcende sa propre parole. *Orbites* est un recueil dense et rare dont la lecture participe du plaisir des mots.

ROGER CHAMBERLAND

*je noue à mon poignet  
l'amour de tes mains nues*

*sois le jour  
dans ce jour  
où il n'y a rien*

*demain les oiseaux  
ne m'épargneront pas*



fonctionnement de la langue et favorise un apprentissage à long terme. Les principales difficultés sont traitées en autant qu'elles sont utiles dans la vie de tous les jours des élèves.

Enfin, le texte suscite la participation de l'élève, car chaque chapitre se termine par des activités d'application qui ne sont pas de simples évaluations des connaissances, mais de réelles situations d'apprentissage. En fait, ces activités fournissent aux élèves des procédures concrètes qui sont des outils indispensables pour consulter un dictionnaire et réviser un texte.

Bref, il s'agit d'un ouvrage à la fois rigoureux et accessible, construit intelligemment susceptible de favoriser l'apprentissage des élèves et de développer chez eux une attitude positive envers la grammaire.

JOCELYNE GIASSON



HÉLÈNE DORION

*Portraits de mers*

Éditions de la Différence, Paris

2000, 125 pages

Collection - Clepsydre -



HÉLÈNE DORION

Où l'ombre  
s'arrête  
le pas hésite.  
La main  
baigne dans  
l'argile

Avec les ans et les recueils qui s'accroissent, la poésie d'Hélène Dorion est devenue incontournable, non seulement ici mais à l'étranger. Hélène Dorion a trouvé des éditeurs avisés qui en reconnaissent la singularité et la grandeur. Cette fois, c'est aux éditions de la Différence qui avait déjà publié deux précédents recueils, que nous viennent ces *Portraits de mer*. Le lecteur familier de cette poésie ne se sentira pas dépaycé tant le discours renvoie à une poétique qui se développe de recueil en recueil au fil d'un approfondissement du mystère de l'être et du monde. La poésie a partie liée avec la philosophie : elle s'en nourrit et s'en détache pour mieux saisir la densité du langage. Des images en prose, en vers ou fondues dans un verset resserré nous introduisent dans un univers où se multiplient les allers et retours entre la macrocosme et le microcosme, entre ces paysages intérieurs et extérieurs où foisonnent les questions essentielles qui remettent en jeu le vivant. Toute la compréhension de ce qui nous agite et nous tourmente tient dans la manière de poser les questions, de remettre nos certitudes dans la balance de la vérité et d'interroger le monde qui nous entoure.

Les quatre éléments fondamentaux (eau, terre, feu, air) tiennent lieu de foyers d'irradiation d'où nous proviennent des fragments d'un enseignement inconnu, au même titre que les philosophes présocratiques, les religions orientales, – le bouddhisme en tête –, la littérature alchimique et les textes mystiques nous fournissent les grands vecteurs d'une réflexion intemporelle. Pourtant, ces poèmes restent accessibles au lecteur qui accepte de faire l'effort de creuser les effets de surface et d'approfondir la nature de ces images : « Parmi le feuillage, l'âme/ effleure l'aube/ se sépare/ telles les eaux, de la terre/ – continents de boue/ qui remuent le passé.// Où l'ombre s'arrête/ le pas hésite. La main/ baigne dans l'argile »

(p. 80). Cette poésie se tient sur le fil tranchant du langage où les mots multiplient leur valeur symbolique. Ces *Portraits de mers* sont des instants de bonheur où la beauté de ce qui nous entoure tient de la densité de leur mystère.

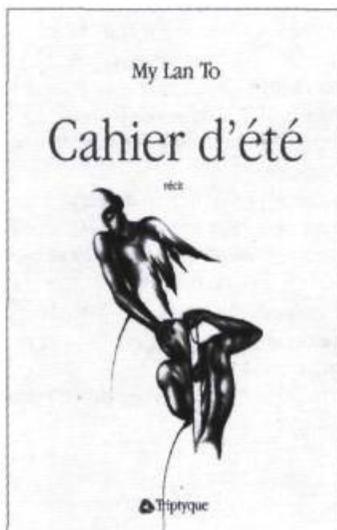
ROGER CHAMBERLAND

## Récits

MY LAN TO  
*Cahier d'été*

Triptyque, Montréal  
2000, 91 pages

Période de questionnement et de crise identitaire, la fin de l'adolescence pousse à la réflexion, incite à prendre un temps d'arrêt, ou au contraire nécessite un défolement pour se sentir vivre. Le protagoniste de *Cahier d'été*, récit écrit par My Lan To, reste au stade de l'enfermement : imperméable aux attentions de ses parents ou de son camarade Porto qu'il quitte à la fin des classes en juin, Gabriel s'interroge sur ses fantômes intérieurs et sur sa relation à l'existence, obnubilé par des réflexions philosophiques. Racontant ses états d'âme et ses activités lors de l'été passé au chalet familial, ce récit de vie relate le parcours affectif d'un adolescent qui se cherche : il se reconnaît dans son petit frère tout en constatant qu'il n'est plus le même ; il entretient une relation distante mais énigmatique avec son père, homme froid



mais exemplaire. Cherchant à exhumer ses visions intérieures, il prend la plume : « Je veux écrire une histoire dans laquelle chaque mot sera moi. Histoire miroir » (p. 28). Transposant son obsession principale, une jeune fille noyée, en un personnage, il tente de donner corps aux images qu'il habite dans une histoire qu'il griffonne dans un cahier. L'écriture cathartique devient le cœur du récit ; en parallèle se déroulent quelques expériences révélatrices – baignades purificatrices dans le lac, contact avec le voisin, homme âgé et mystérieux pour qui il ressent une grande attirance, correspondance avec Porto, chez qui il identifie le même sentiment qu'à l'endroit du voisin – toutes expériences qui favoriseront sinon la « guérison », du moins la mise en ordre des idées du jeune Gabriel.

My Lan To a écrit ce récit dans son adolescence, à l'image de son protagoniste. Dès la quatrième de couverture, nous sommes tentés de postuler qu'il s'agit d'une autobiographie masquée, le geste de l'écriture comme affirmation de son existence étant dédoublé, la fiction constituant un miroir de la réalité (comme Gabriel et son propre cahier). Le recours constant au discours intérieur conjugué à une temporalité nébuleuse (le moment de la narration étant souvent difficile à établir) contribue à l'effet de déroute intérieure du personnage. Rendu dans un langage parfois obscur, le texte calque également la quête du mot juste qui obsède Gabriel, mais avec le défaut de nuire à la vraisemblance du discours. Malgré des personnages secondaires sans grande consistance et une entrée en matière lente, ce récit met en scène de façon efficace le parcours chaotique d'un sujet à la recherche de lui-même de même que l'importance de l'expérience d'écriture.

RENÉ AUDET

*Le recours constant au discours intérieur conjugué à une temporalité nébuleuse contribue à l'effet de déroute intérieure du personnage.*

**PAULE NOYART**  
*Compote et gruau*  
Montréal, Leméac  
2000, 69 pages

Titre apparemment inoffensif, *Compote et gruau* cache le drame d'Amanda qui, atteinte du cancer, consigne au jour le jour ses états d'âme et protège farouchement sa dignité. Elle met ainsi tout en oeuvre afin de dissimuler la vérité à son mari Riri et à sa sœur Laurette, refusant la pitié obligée du premier et craignant d'ébranler sa cadette. Ainsi seule la « bobonne » Éliane et l'ami Marc connaissent la nature réelle du mal qui la ronge. Dans cette traversée du quotidien clos, Amanda désespère de trouver une chaleur authentique et dresse avec regret le bilan de son rapport aux gens qui l'entourent. Elle meurt surtout de son amour impossible pour Marc, sa relation avec Riri est factice et elle voudrait disparaître. Comment fuir une chambre qui sent le « macchabée parfumé » et voler sur son lit jusqu'à ce point parfait où « il n'y a rien » ? « Crever sans coup de main » et ne pas solliciter une attention hypocrite, tel est le programme d'Amanda. Reste alors à cette femme de blessure et de silence son crayon, l'indifférence derrière laquelle elle se barricade et quelques émerveillements de hasard. Il y a les souvenirs d'enfance et l'attachant vieillard malade. Le cendrier en main de gorille et les moineaux qui font pleurer. Au bout de tout cela, il y a toujours la maladie, la compote, le gruau et la lucidité d'une femme touchante tant par sa fragilité que par son obstination.

*Compote et gruau* se laisse dévorer d'une traite. L'écriture est limpide et la fragmentation du récit sous forme de journal intime installe un rythme incisif rappelant celui du cancer qui ronge l'héroïne. Pourtant, Noyart évite le piège de l'apitoiement, du compte rendu douloureux. En effet, *Compote et gruau* n'est pas une prière aux agonisants, loin s'en faut, mais plutôt un hymne subtil et dépouillé à ces petits riens qui font l'existence. Alors que les passants contemplent béatement un massif de rhododendrons, Amanda s'émerveille devant un bambin qui arrache une fleur et l'offre à sa

mère. Riri lui paie un ordinateur ? Elle le met aux vidanges, préférant l'odeur des « pages qui sentent bon ». Cette capacité à donner une force insoupçonnée à l'anodin, voilà où réside la force de Noyart. Ce livre refermé, comment regarder un oiseau à la fenêtre de la même manière ? Si la fin de ce voyage intérieur tout en simplicité semble abrupte, elle s'inscrit pourtant dans la logique d'Amanda puisque même sur la corde raide, l'intégrité et la vie triomphent encore. Pour le détail, prenez une heure de votre existence et pique-niquez avec Noyart. L'essentiel le voudrait bien.

PATRICK ROY

**YVON PARÉ**  
*Les plus belles années*  
XYZ éditeur, Montréal  
2000, 196 pages  
Collection « Romanichels »

Yvon Paré est devenu, au cours des ans, un écrivain polyvalent qui, comme M<sup>re</sup> Félix-Antoine Savard et André Major, par exemple, a tâté de tous les genres. Si, dans les collectifs comme *Un lac, un fjord*, il a souvent privilégié la nouvelle et le conte, il n'avait pas encore jusqu'ici publié de récit. C'est maintenant fait avec *Les plus belles années*, son dernier ouvrage, dans lequel il puise dans ses souvenirs d'enfance à l'École numéro Neuf de La Doré, un petit village du Lac-Saint-Jean. À travers 25 textes qui ont tous pour cadre la petite école de rang, le narrateur – qui pourrait bien être l'auteur – nous fait revivre ses années d'apprentissage, depuis la première année jusqu'à sa sixième année du primaire. D'un récit à l'autre, l'unité est assurée par le retour de plusieurs personnages qui l'ont accompagné et qui ont tous des prénoms sinon riches et sonores, à tous le moins étonnants : Aline-Évelyne, Théo-Théophile, Léo-Léon, Simon-Simoé, Bartholémy et Tico, deux cancre, La Peloute, qui, elle, a la manie d'user ses chaussures en les frottant constamment sur le plancher sous son bureau. Les anecdotes reconstituent une époque révolue, mais combien riche pour l'ethnologue, l'anthropologue, le sociologue et le public lecteur d'une

autre génération. Cette époque accordait une grande importance à la religion et au petit catéchisme, que les jeunes écoliers devaient savoir par cœur sans toujours comprendre le sens des réponses, aux punitions corporelles que leur infligeait une Mademoiselle, qui ne connaissait pas toujours les grands lois de la pédagogie. Le lecteur suit le narrateur qui, dans le premier texte, s'éloigne pour la première fois de sa mère pour entreprendre son apprentissage et passer, dans le dernier récit, du monde de l'enfance au monde adulte. Entre les deux étapes, le lecteur a droit à une fugue du jeune héros, qui s'ennuie à l'école, dans un monde où il a de la difficulté à s'intégrer, à la visite de l'inspecteur, qui n'est pas sans inquiéter et Mademoiselle et les enfants qui doivent sauver l'honneur de leur école, sans oublier la terrible *strappe* qui règne en maître, ni les coups pendables des garçons, souvent des champions doubleurs, qui attendent l'âge de pouvoir quitter l'école au terme de leur sixième année.

Les récits sont construits de manière à susciter l'intérêt du lecteur, tout en ménageant une chute, parfois inattendue, comme il se doit. « La composition » est révélatrice à cet effet : le narrateur, pour pouvoir se concentrer sur ses tables de calcul, accepte l'offre de son frère, plus âgé, de faire, à sa place, sa composition. Mais au lieu de respecter le sujet, « J'aime l'automne parce que... », Bichon-Achille écrit, à l'insu du jeune garçon qui ne relit pas le texte, une lettre d'amour à Mademoiselle. Mademoiselle se vante d'avoir un écrivain dans sa classe et lit le texte devant les élèves qui se bidonnent, au grand déplaisir du coupable, qui, le midi, de retour à la maison, avoue à son frère que sa composition a été jugée la meilleure. Il n'en fallait pas plus pour que le jeune homme s'étouffe et que sa mère l'accuse de manger trop vite.

*Les plus belles années* est un livre à lire : Paré sait faire revivre, avec une plume agréable et acérée, la belle époque, celle que sa mère qualifiait des plus belles années.

AURÉLIEN BOVIN

*Paré sait faire revivre, avec une plume agréable et acérée, la belle époque, celle que sa mère qualifiait des plus belles années.*

Les romanciers  
sont de parfaits  
menteurs...



FRANCINE ALLARD

**FRANCINE ALLARD**  
*Les mains si blanches  
de Pye Chang*  
Triptyque, Montréal  
2000, 156 pages

À quoi s'attendre d'un roman dont le personnage principal exerce la profession d'écrivain et qui débute par la phrase suivante : « Les romanciers sont de parfaits menteurs » ? Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il ne s'agit pas d'un traité explorant les dessous de la production littéraire. En fait, le roman de Francine Allard, *Les mains si blanches de Pye Chang*, livre la vision de Sylvain Dupont, confiseur dans la cinquantaine, dont la vocation première demeure l'écriture, domaine où il obtient cependant peu de succès. Malgré tout, une expérience personnelle lui inspire les péripéties de son meilleur roman : une riche femme asiatique lui propose d'épouser sa fille en échange d'une forte somme d'argent.

Incontestablement, cette œuvre attire l'attention (et la sympathie) du lecteur par l'humour des personnages, ainsi que par la franchise qui se dégage de leurs propos, combinai-



son qui les rend d'une incroyable authenticité. De même, le roman reflète bien la société contemporaine par la multitude de thèmes qu'il véhicule, tels le célibat, l'homosexualité, le statut de l'immigrant... L'auteur exploite également de nombreux préjugés qui proviennent en très grande partie du père de Sylvain, personnage borné mais tout à fait charmant. Enfin, *Les mains si blanches de Pye Chang* est d'une lecture agréable. Toutefois, le dénouement surprend, voire déçoit, car la finale semble tomber du ciel et vient briser le rythme, jusque-là, soutenu. C'est un peu dommage !

CAROLINE BERGERON

**BERNARD ANDRÉS**  
*L'énigme de Sales Laterrière*  
Les éditions Québec/Amérique,  
Montréal 2000, 871 pages  
Collection « Tous continents »

En 1873, paraissaient les *Mémoires de Pierre de Sales Laterrière et de ses traverses*, soit quelque soixante ans après la mort du mémorialiste. Il fallut un certain temps avant que historiens et bibliographes ne s'intéressent à ce témoignage important sur une époque reculée. En 1931, Ægidius Fauteux mit en doute la crédibilité du mémorialiste tant sur son identité véritable que sur ses faits et gestes (*BRH*, n° 37 (1931) p. 174ss.) En 1960, Gérard Malchelosse revint à la charge dans les *Cahiers des dix* (n° 25, 1960, p. 103-146) qualifiant ces mémoires de « romancées ». Kenneth Landry abonde dans le même sens dans le premier volume du *DOLQ*. Dans leur article du *DBC* (t. V), Pierre Dufour et Jean Hamelin confirmaient toutes ces inquiétudes au sujet de la crédibilité de Laterrière.

Bernard Andrés a entrepris depuis une vingtaine d'années de contrer cette lecture et de rétablir les faits en faveur du mémorialiste. Grâce à des recherches intensives sur le XVIII<sup>e</sup> siècle canadien, il est certes en mesure de cerner de plus près la vérité de Laterrière. Comme résultat de toutes ces recherches, il nous offre maintenant un énorme roman de près de mille pages. Historien de la littérature, je suis déçu du genre de

défense qu'il apporte à la cause Laterrière. Pourquoi recourir à la fiction quand la thèse à défendre est solidement étayée ? Pourquoi n'avoir pas écrit une biographie scientifiquement appuyée sur une documentation sérieuse ? Le choix du genre romanesque équivaut à un aveu de l'impossibilité de faire toute la lumière sur la crédibilité de Laterrière. À défaut de pouvoir prouver, l'auteur serait réduit à imaginer la solution la plus vraisemblable, toujours favorable à son héros. Malgré toutes ses recherches, Andrés admet dans le titre de son ouvrage que l'énigme de Laterrière persiste toujours.

Même sans prétention scientifique, le roman historique digne de ce nom doit toujours être solidement documenté. Sur ce point, on ne peut que féliciter Andrés, qui donne à la fin du volume toute la documentation de première main sur laquelle il s'appuie : correspondance de l'époque, ontrats notariés, proclamations... À l'exception des dialogues, tous les détails invoqués ont une source historique. Cependant le cadre romanesque dans lequel se situent ces documents porte sans cesse le lecteur à s'interroger sur leur authenticité : les lettres que Laterrière envoie au gouverneur Haldimand pendant son incarcération sont-elles de la main du prisonnier ou de celle du romancier ? Les contrats évoqués proviennent-ils d'un greffe de notaire ou de l'imagination de l'auteur ? Il faut aller vérifier à la fin du volume pour en être sûr. Il me semble qu'à trop vouloir rétablir la vérité historique dans le cadre d'un roman, l'auteur pervertit un tant soit peu l'esprit du genre en soumettant sans cesse l'imaginaire à la censure de la critique historique.

Faisant maintenant abstraction de la querelle entourant Laterrière pour me concentrer sur le roman, je dois avouer que l'œuvre est particulièrement réussie. Andrés a le sens du dialogue dans une langue toujours élégante et pittoresque. Les réparties fines et souvent humoristiques ont une touche d'époque. Les conversations entre personnages historiques bien connus, comme Fleury

Mesplet et Laterrière, pourraient facilement choquer quelqu'un qui a lu la *Gazette littéraire*, mais les propos imaginés par le romancier sont tellement vraisemblables qu'ils vont de soi. Les scènes à l'extérieur du Québec, comme les séjours à Terre-Neuve ou à Harvard, sont certes plus difficiles à reconstituer, mais Andrès parvient avec bonheur à rétablir l'atmosphère particulière de ces milieux étrangers. L'enchaînement des divers événements dont est parsemée la vie de Laterrière permet de soutenir l'intérêt du lecteur même au cours de certaines longueurs. Les amours sans cesse contrariées entre Pierre et Catherine servent de fil conducteur au cours des multiples péripéties qui traversent la vie du héros. On s'étonne toutefois que Laterrière lors de sa fuite à Terre-Neuve à sa sortie de prison passe six mois là-bas sans tenter d'entrer en communication avec sa fiancée.

Mêlé à peu près à tous les grands événements historiques de l'époque, Laterrière offre par sa vie une vision particulière de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle canadien qu'Andrès a voulu exploiter le plus possible. La Révolution américaine, l'invasion du Canada en 1775, le gouvernement de Haldimand, le retour de Dorchester, les débuts du parlementarisme canadien, les campagnes antirévolutionnaires... Par souci de fidélité à l'histoire, il suit le cours des événements, que le héros y soit mêlé de près ou de loin seulement. Si d'un côté le contexte historique en est enrichi, de l'autre il en résulte certaines longueurs qui retardent l'action. Malgré certaines longueurs, l'intérêt ne tarit pas : la vie de Laterrière est pleine de rebondissements qui apparentent naturellement sa biographie au roman. En refermant le livre, on se demande toutefois quelle est la part de la fiction dans un pareil ouvrage, puisque la moindre ligne est appuyée par un document. Après avoir fait de nombreux incrédules, les *Mémoires* de Laterrière avaient besoin d'une mise en contexte pour recouvrer leur crédibilité. C'est la tâche à laquelle s'emploie avec bonheur Andrès.

MAURICE LEMIRE

**MARIO BERGERON**  
***L'héritage de Jeanne***  
 Les Éditions JCL, Chicoutimi  
 2000, 437 pages

Troisième tome de la saga trifluvienne de Mario Bergeron, *L'héritage de Jeanne* transporte le lecteur dans le Québec de la Grande noirceur. Deux héroïnes antagonistes se partagent la vedette : Simone et Renée, filles de Roméo Tremblay, personnage du deuxième tome de la trilogie, *Perles et Chapelet*. La première partie du roman, « La crise vaincue », présente Simone à la veille de ses seize ans. Hantée par le rêve du mariage et aveuglée par son amour pour François, un nationaliste conservateur, l'adolescente malchanceuse réussit à s'affirmer au contact de l'homme de son cœur. Ce couple s'inscrit dans une culture patriarcale traditionnelle : Simone correspond à la parfaite ménagère silencieuse, pieuse et obéissante alors que François se présente comme un homme autoritaire et manipulateur. En ce sens, les proverbes omniprésents dans le dialogue témoignent de l'aliénation des personnages par le dogme et la religion. De même, la narration assurée par une instance onisciente marque la passivité de la protagoniste confrontée à son destin. Par contre, dans la seconde partie « La guerre perdue », s'établit une dynamique moderne qui s'organise autour de Renée et de sa bande colorée. Narratrice homodiégétique, la cadette contraste avec sa sœur aînée par son enthousiasme et son initiative. Elle lutte au sein d'une jeunesse menacée par la loi de la conscription. Toutefois, son rôle humanitaire change avec le retour de Jeanne à Trois-Rivières : elle mène en vain un combat pour redonner la joie de vivre à cette tante qui fut la « flipper » la plus audacieuse de la ville.

Outre l'opposition idéologique entre la survie de la race canadienne-française et l'américanité, illustrée par la danse et la musique de Renée, ce roman urbain insiste sur la mémoire. En effet, le récit se termine sur la généalogie de Jeanne et sur la rencontre au paradis de tous les membres de la famille où la « défunte flipper »,

comme se plaît à l'appeler Renée, revêt l'enchantement de sa jeunesse. Malgré quelques redondances et la superficialité de l'écriture, *L'héritage de Jeanne* se présente comme un voyage dans un passé individuel et collectif.

GENEVIÈVE MORIN

**ALPHONSE BOUDARD**  
***Les trois mamans***  
***du petit Jésus***

Grasset, Paris, 2000, 362 pages

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quelque part à Paris, ce qu'il est convenu d'appeler une maison close « où l'on s'épanche les spermatozoïdes », les habituées trouvent à la porte un paquet bien insolite, ce 25 décembre. Un nouveau-né déposé dans un panier à provisions titille les bons sentiments des trois « pensionnaires » en manque de clients ce soir de rencontres plus familiales. Elles bichonnent avec affection le « divin enfant » et l'adoptent avec la patronne. Les trois mamans du petit Jésus relate l'histoire de l'enfant adopté, gavé aux multiples mamelles et baptisé, comme on le devine aisément, Noël. Ces « Saintes Vierges » élèvent donc leur petit Jésus dans le va-et-vient d'un manège de la luxure, en d'autres mots, cet enfant Jésus est recueilli par des filles à la cuisse légère en leur crèche de la lubricité. Elles font cependant plus que le nécessaire pour qu'un brillant avenir fasse de lui un professionnel reconnu et savant. Mais voilà, par une espèce d'atavisme, le jeune Noël devient Nono pour les dames. Esprit de famille oblige, Monsieur Noël, caïd du plus vieux métier du monde, aura lui aussi sa propre maison, fera florès jusqu'en Argentine. Après avoir traversé un demi-siècle de truanderie, le rusé proxénète, qui ne fait pas dans la dentelle, jouit d'une ascension vertigineuse, s'accommodant pour sûr des incontrouables aléas qu'oblige ce genre d'entreprise mafieuse.

Si la forme pseudo-biographique imprime une authenticité au récit, en revanche, avec une verve sans scrupule, l'auteur de *Mourir d'enfance* pourfend l'hypocrisie des collets montés, égratigne à pleines griffes dans un argot trucu-

lent le vernis d'une société coincée dans ce qu'elle appelle les bonnes manières, s'amuse enfin comme un espiègle à étiqueter les uns et les autres de qualificatifs drus et sans appel. Les treize énoncés de chapitres évoquent des moments bibliques qui servent sans doute d'appât, mais tourment rapidement en gauloises-ries bien assaisonnées, ce qui, à la fin, donnent à l'ensemble une tonalité hilarante, égrillard et franchement décapante. Guilleret à souhait ce roman : il y a du Frédéric Dard grand cru là-dedans !

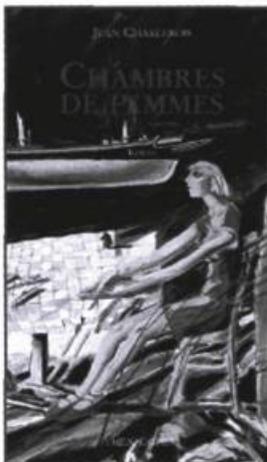


JEAN CHARLEBOIS

**JEAN CHARLEBOIS**  
*Chambres de femmes*  
l'Hexagone, Montréal  
2000, 319 pages

Après la parution de son premier roman, *L'oiselière*, Jean Charlebois affirmait dans une entrevue : « Aujourd'hui, à compter de maintenant, je ne choisirai plus jamais mes mots [...] ils viendront d'eux-mêmes, ou je me tairai ». Deux ans plus tard, ce romancier d'abord poète nous confirme que les mots ne l'ont pas abandonné : sa voix nous revient et retentit dans *Chambres de femmes*.

Non sans quelque correspondance avec *L'oiselière*, roman lyrique qui déploie la chute de Louis-Marie, un homme incapable de supporter la mort de sa femme, *Chambres de femmes* reprend en quelque sorte le fil du premier récit avec le même personnage et le même réseau thématique : l'amour, la mémoire de l'amour, l'aliénation libératrice de l'amour et la mort, l'obsession de la mort, le lent désir de la mort. Jean Charlebois fait errer Louis-Marie entre les chambres de femmes qu'il a aimées pour créer « une seule et grande histoire d'amour » qui ne cesse de recommencer par « ce tête-à-tête tout à coup qui s'entend bien au-delà des draps ». Par fragments, avec un lyrisme qui touche jusqu'au vertige et parfois jusqu'à l'écoeurement, l'auteur retrace



YVON BELLEMARE

subtilement la vie de Louis-Marie. C'est d'abord le spectre de Claire Fontanelle qui provoque les réminiscences des amours perdues. Dans cette première chambre, l'auteur décrit l'univers douloureux d'un amour sans chair, une rencontre aérienne entre deux âmes sœurs. Puis la mémoire remonte le temps jusqu'au premier amour, Mariane, première et inguérissable déchirure, Mariane, femme du premier deuil d'amour, celle qui éveilla le désir de mort de Louis-Marie. La chambre d'Élise D'Amours nous fait ensuite pénétrer dans l'espace de l'érotisme là où les êtres s'oublient momentanément dans le silence animal de la chair. Après l'échec d'un mariage qui ne sera que mentionné pour bien montrer qu'il ne signifie rien, nous nous retrouvons dans la chambre d'Antonella Pattofatto la femme des sens, qui alimente l'homme et qui recrée l'amour comme une évidence. La valse continue avec Linda Lamée Lainée L'Aimée. Dans cette cinquième chambre d'amour, qui bat au rythme des corps sans âme, d'autres femmes resurgissent : Claire, l'aimée sans corps, et Mariane, la femme source, l'origine de l'amour. Puis vient la femme ange, Blanche-Philippe Renoir de Mortemort dont la rencontre oblige Louis-Marie à repenser sa vie passée pour entamer un douloureux mais nécessaire tête-à-tête avec lui-même. Louis-Marie se retrouve finalement dans sa propre chambre et la narration passe significativement du « il » au « je ». Dans un hôtel où tout indique que Louis-Marie s'y trouve pour s'enlever la vie, le personnage entame un long monologue désordonné dans lequel il s'adresse à Paruline, celle qui, par un geste d'amour presque maternel, a réussi à le briser. Dans ce dernier passage Louis-Marie passe de la lamentation à une violence verbale presque intolérable pour

exprimer « les origines intimes » de « son grand mal étrange ». Son aliénation amoureuse, l'insoutenable turbulence du monde, l'incompréhension de son enfance marquée par le mort de sa mère, sa maladie qui l'oblige à prendre du lithium, tout se bouscule, jusqu'à ce que Louis-Marie se fracasse la tête sur le mur et atteigne les limites de son désir de mort. Survivant à lui-même, il finit par rencontrer Rose Lazuli Rossignol, il s'enferme à nouveau dans son amour et rêve à Florence, l'enfant qu'ils auront, à qui s'adressera Louis-Marie dans le roman *L'oiselière* pour exprimer sa douleur. Jean Charlebois, en reprenant le même personnage aux prises avec les mêmes tourments, clôt définitivement la vie de Louis-Marie.

Le lecteur se laisse emporter par le souffle lyrique du romancier, se laisse aller au désordre préalable à toute parole sur l'amour et reconnaît une écriture qui n'est pas calculée, franche dans lesquels les mots viennent d'eux-mêmes, à notre grand plaisir.

SARA HARVEY



**CHRISTINE BROUILLET**  
*Soins intensifs*  
La courte échelle, Montréal  
2000, 251 pages

L'inspecteur (bien connue des fans de Chrystine Brouillet), Maud Graham, se paye depuis quelques jours des allers-retours entre le CHUL et l'Hôtel-Dieu de Québec, dans *Soins intensifs*. On a tiré sur Bruno Desrosiers, un pauvre petit « dealer » qui, à l'occasion, a servi d'informateur à la police. On a

aussi raté de peu son fils de 12 ans, Maxime, qui revenait à la maison au moment de l'attentat.

Pourquoi a-t-on voulu éliminer Desrosiers et son fils ? C'est un mystère, d'autant que les deux victimes refusent de parler. C'est au cours d'un interrogatoire du garçon, que Graham adore, qu'elle remarque Denise Poissant et son bambin de 3 ans, Kevin, qui souffre d'un mal que même les médecins les plus compétents n'arrivent pas à diagnostiquer. Selon l'infirmière, par hasard la conjointe de l'assistant de Graham, ce n'est pas la première fois que l'on examine l'enfant, abonné aux hôpitaux, mais souffrant toujours d'un mal différent. Sa mère aimerait bien que l'on pratique une opération pour régler tous ses maux. Douée d'un flair qu'on lui envie, Graham décide de se pencher sur ce cas médical et découvre que la mère est la seule responsable, multipliant les sévices sur son enfant dans l'unique but de visiter les hôpitaux. Mais comment le prouver ? Voilà la tâche de Graham qu'il faut laisser travailler pour ne pas détruire l'intérêt du lecteur.

Ce sont deux enquêtes dans une que mène Graham et que Chrystine Brouillet parvient à suivre sans trop d'accrocs. Fidèle à son habitude, elle livre ici un autre roman à suspense qui, toutefois, comporte trop de scènes inutiles, telles l'histoire d'amour entre Graham et un médecin, ou les problèmes que connaît Rouaix, le partenaire de Graham, avec son fils qui vit une crise d'adolescence tardive... Le dénouement de l'enquête en souffre grandement, ce qui est dommage.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

**GILBERT CHOQUETTE**  
*Le cavalier polonais*  
L'Hexagone, Montréal  
2000, 357 pages

C'est à une œuvre d'exception que Gilbert Choquette convie ses lecteurs avec son douzième roman, *Le cavalier polonais*, dont le titre est emprunté à une toile, dite apocryphe, de Rembrandt. S'identifiant sans cesse au cavalier qui cherche sa voie dans la nuit, le narrateur, Rémy (alias Romain)

Desnoyers, 57 ans, « romancier minable, père médiocre, mari glacé, professeur anémique » (p. 30), a choisi de présenter sous couleur de fiction un « journal de romancier », son « testament littéraire » (p. 43). « Il s'ensuit, précise l'écrivain, un métissage des genres littéraires oscillant du journal intime, ou des mémoires, au roman traditionnel, le tout dans un effort de vérité accrue » (p. 20). Cette « autofiction » lui sert à étaler avec une amertume non dissimulée et une certaine complaisance les désillusions d'une vie ratée : une famille indifférente, une femme infidèle, des collègues méprisants qui le laissent croupir au bas de l'échelle faute de doctorat, une reconnaissance limitée de sa production littéraire. Professeur de lettres, il monte et démonte les mécanismes du discours romanesque dans cette autobiographie où le vrai le dispute au faux – comme la toile du peintre. Provocateur à souhait, profondément pessimiste mais effroyablement lucide, il étale à plaisir ses états d'âme d'homme frustré, désabusé, interpelle son patient lecteur, apostrophe sans ménagement les « régents des lettres » et les critiques obtus, et propose une foule de pistes et d'interprétations à l'œuvre qu'il est en train de vivre et d'écrire.

Idéaliste tiraillé entre l'Art et l'Amour, il puise dans les faits quotidiens, les introduit dans sa fiction et met en scène des personnages réels, dont principalement deux « âmes sœurs » qui, espèrent-ils, vont le guider vers le destin que semble chercher le « cavalier polonais » : une jeune peintre à ses débuts, Yvée Marcueil, qui représente l'Art dans ce qu'il a de plus vrai, et une correspondante « d'outre-monde », une Française, Laure Angelin, avec laquelle il entretient une correspondance assidue et qu'il va retrouver à Paris, puis à Nice, après la mort de sa femme, et qui devrait l'aider à accomplir sa destinée. Vivant chaque jour sa fiction, maître du jeu malgré tout, il laisse courir ses personnages, analyse leur comportement, leur confie son sort, s'auto-analyse et s'autocritique, bref il joue le jeu comme auteur et comme acteur. Coincé dans le



dilemme du créateur/personnage, au moment de succomber à l'union totale du corps et de l'esprit avec Laure, son inspiratrice – pensons à Pétrarque –, il se reprend de peur que l'assouvissement physique ne détruise l'amour. Il a vécu l'épreuve « dans la plus angoissante perplexité affective, mais surtout le plus lâche désarroi existentiel » (p. 341). Revenu au Kébek – selon la graphie amérindienne qu'il a adoptée –, il se réconcilie avec « sa » fille Brigitte et, comme il est désormais réduit au chômage en raison de compressions budgétaires, il décide d'assumer avec courage le reste de son existence.

Voilà dans ses grandes lignes le résumé d'une intrigue qui dépasse de loin la simple « mise en abyme » du roman dans le roman, qui s'adresse à un public choisi, adepte de l'Art dans ses manifestations idéales. C'est ce qui explique et justifie l'agressivité fréquente du ton qui permet au narrateur de stigmatiser le milieu universitaire où règnent conflits et intrigues, de se livrer à une satire impitoyable de l'enseignement de la littérature tel qu'il se pratique au Québec, de déplorer l'ignorance généralisée d'une jeunesse que pourtant il aime de tout son cœur et de s'interroger sur « le drame linguistique que vit notre peuple québécois » (p. 112), bref de tenir des propos très durs sur les « régents du royaume de la culture et



GILBERT CHOQUETTE

PHILIPPE DJIAN  
*Vers chez les blancs*  
Gallimard, Paris  
2000, 375 pages

Philippe Djian est le genre d'écrivain qui n'arrivera jamais à faire l'unanimité autour de ses romans. Son *37,2 le matin* a été son plus grand succès, servi par le film de Beineix à la performance éclatante de Hugues Anglade. Son entrée dans la collection « Blanche » des Éditions Gallimard a certes secoué les officines de l'intelligentsia parisienne pour qui la littérature populaire est un mal nécessaire en autant qu'elle joue dans sa cour et qu'elle ne vienne pas dans celle des grands. Mais Djian, écrivain-culte, gagne du terrain et commence à recevoir la consécration qui lui a fait si longtemps défaut. On revisite son œuvre, on lui consacre des thèses et la presse lui accorde un meilleur traitement même si, pour certains, il restera toujours le plus américain des écrivains français. Et puis ! Est-ce malonne ou menace à un pseudo-esprit français ? Débat futile que je laisse à d'autres.

Disons-le franchement : *Vers chez les blancs* est un roman porno. Fini les secrets d'alcôve, les allusions discrètes aux choses du sexe, ici ça va ça vient avec désinvolture, de tous bords et de tous côtés, en haut en bas, on s'envoie en l'air avec la satisfaction du travail bien fait. Mais il y a l'histoire : Francis est un écrivain plutôt médiocre que le fisc poursuit pour traites impayées. Il est chargé par son éditeur de veiller sur le destin de Patrick Vandhoeren, le grand écrivain de la maison, afin qu'il produise l'œuvre tant attendue. Mais c'est moins Patrick qui intéresse Francis que Nicole, sa femme, et une certaine Olga, cette beauté tragique qu'il célèbre comme il peut, c'est-à-dire n'importe où et n'importe comment. Exactement comme avec Nicole : belotte et rebelotte. Décidément, être le chaperon d'un écrivain populaire offre des avantages que l'on ne soupçonne guère ! Mais le roman n'est pas qu'enfilades – c'est le moins que l'on puisse dire ! – de scènes crues mais jamais vulgaires. On y discourt aussi sur le métier d'écrivain où l'on sent bien que Djian règle quelques comptes. L'auteur a privilégié la légèreté de l'humour pour désamorcer l'impact de cette pornographie qui pourrait sembler gratuite, de sorte que le lecteur échappe à l'emprise du voyeurisme. *Vers chez les blancs* m'a réconcilié avec l'écriture de Djian que j'avais abandonnée pour cause de lassitude, mais l'auteur semble avoir retrouvé la forme et ne plus ressentir l'oppression du milieu littéraire parisien. Cette liberté conquise lui a permis d'écrire un roman sulfureux dont le narrateur ne perd jamais la maîtrise. Du Djian d'excellente qualité.

ROGER CHAMBERLAND



*Finis les secrets d'alcôve, les allusions discrètes aux choses du sexe, ici ça va ça vient avec désinvolture, de tous bords et de tous côtés, en haut en bas, on s'envoie en l'air avec la satisfaction du travail bien fait.*



de la communication » (p. 331). Exercice de haute voltige, brillant exercice littéraire, *Le cavalier polonais* est écrit dans un style parfaitement maîtrisé aux phrases parfois étonnamment longues et complexes, dans une langue soignée qui n'exclut pas d'audacieux néologismes et, occasionnellement, divers niveaux de langue, ainsi que des effets répétitifs nombreux. Truffé d'innombrables réminiscences littéraires et artistiques, le roman manifeste l'immense culture de son auteur. Séduisante mais exigeante, la mise en forme du discours fictionnel touchera les plus fervents admirateurs de l'Art. Et si le narrateur se confondait avec l'auteur Gilbert Choquette – comme on serait naturellement tenté de le faire –, je ne serais que trop heureux de rendre justice à son talent.

GILLES DORION

ALBERT COSSERY

*Les couleurs de l'infamie*

Joëlle Losfeld, Paris

1999, 133 pages

Best-seller en France, le roman *Les couleurs de l'infamie* est le chant du cygne d'Albert Cossery après quinze ans de silence. Au rythme d'une phrase ou deux par jour — ainsi que le veut la légende — l'écrivain égyptien a offert à son public sans cesse croissant sept romans et un recueil de nouvelles en 60 ans de carrière. Il ne faut d'ailleurs pas s'étonner du caractère sporadique de l'œuvre de Cossery, qui tient vraisemblablement à sa conception de l'écrivain : artiste doté d'une seconde vue qui sait observer le monde, l'écrivain selon Cossery ne prend la plume que pour s'engager dans la critique des trompe-l'œils d'une société.

Fidèle à ses habitudes,

Cossery ébauche le récit de son dernier roman sur le fond d'une Égypte brûlée par le soleil et la misère, imperturbable et imperméable aux changements qui s'opèrent dans le monde tout autour. Dès les premières lignes, on sent bien l'amour et l'intérêt particuliers avec lesquels l'auteur peint le peuple égyptien, un peuple qui conserve pour toute richesse un esprit et un humour d'une ironie

tranchante lui permettant de vaincre le désabusement et de préserver sa dignité. Plutôt une métonymie qu'un personnage singulier, Ossama, un jeune voleur d'une intelligence vive préservée de l'instruction publique, se costume comme les nantis pour mieux les déjouer. Avec la dérision pour seule arme, il combat son affliction devant le spectacle de son peuple et se révolte contre une élite usurpatrice. Nimr, maître de l'art du vol, et Karamallah, brillant journaliste proscrit pour ses articles subversifs, se joignent à Ossama pour fomenter un plan, question de ridiculiser un promoteur d'immeuble baignant dans une histoire sordide. C'est là leur façon d'asséner un sérieux coup à un ennemi commun : l'aristocratie factice, sotté, parasitaire, oppressive, cruelle, criminalisée, dont les mains sont sales d'avoir sacrifié les siens pour s'enrichir.

Dans ce roman, comme dans tous ses livres, Cossery est prodigue de dénonciations du despotisme d'une élite frauduleuse, dénonciation qu'il ne faut pas confondre avec un appel à la révolte armée du peuple. C'est du moins ce que laisse entendre l'aventure du père d'Ossama : devenu aveugle lors d'une révolution, il croit avoir perdu la vue pour un monde meilleur, une illusion dont son fils est incapable de le tirer. Si aveuglement rime avec révolution populaire, le rictus de Cossery cherche donc à éveiller l'esprit de chaque individu au monde illusoire qui risque de lui saper toute liberté.

Les amateurs du style de Cossery, clair et dénué de prétention littéraire, seront servis. La fin pantelante, déstabilisante ou décevante selon qu'on lit le livre comme un essai ou un roman, laisse l'œuvre inachevée. Autre déception dans la teneur du propos : Nimr, Karamallah et Ossama, habités par la même sagesse des hommes éclairés, forment en fait le reflet d'une même pensée. Fatalement, le même discours revient presque en canon, aussi on répète plutôt qu'on progresse dans les idées. Il est clair que le récit sert de prétexte pour prendre la parole et diffuser le message d'éveil de la conscience

qui revient d'un roman à l'autre. Cossery n'est-il pas le premier à dire qu'il écrit toujours la même histoire ?

TANIA VIENS

**MARIE-AGNÈS COUROUBLE**  
**Et si vous étiez Musset...**

Les éditions Varia, Montréal  
2000, 81 pages

Marie-Agnès Courouble œuvre dans le domaine du théâtre, mais elle est également active dans le milieu littéraire. Comédienne, auteure de pièces de théâtre, enseignante, metteuse en scène et romancière, elle nous offre maintenant un bref roman d'une beauté exceptionnelle. *Et si vous étiez Musset...* est en effet un texte bref (80 pages) où le mariage entre la concision et le renouveau du style épistolaire permet au lecteur de goûter pleinement la beauté et la puissance de l'écriture. Ce récit est présenté comme un échange épistolaire (de janvier à juillet) entre deux inconnus : M., une femme, et V., un homme. Les protagonistes fréquentent le même café, mais ne se connaissent pas. M. est fascinée par V. ; elle lui envoie, par le truchement d'un serveur discret, des lettres enflammées, romantiques, empreintes de lucidité ou d'inquiétude. V. ignore qui est cette femme qui le harcèle de mots. Il tente vainement de fuir cet être de papier et d'encre. Peu à peu, une intimité timide s'installe entre les deux personnages à peine nommés. Une sorte de relation amoureuse se construit graduellement, malgré l'opposition entre la pudeur (M. et V. se vouvoient) et les douloureuses confidences. Le passé de cet homme et de cette femme resurgit à travers la figure de la mère, les souvenirs de la guerre, la musique, la mort et l'amour. La fragilité du bonheur que procure l'échange épistolaire entraîne inexorablement la peur de l'échec : « Après tout vous n'êtes qu'un rêve ! Je crains de ne pas être assez poète pour le faire durer » (p. 44). *Et si vous étiez Musset...* est une réflexion sur l'amour, sur les relations amoureuses minées par la peur de s'abandonner à l'autre et de souffrir. L'œuvre illustre également la solitude des êtres qui vivent dans

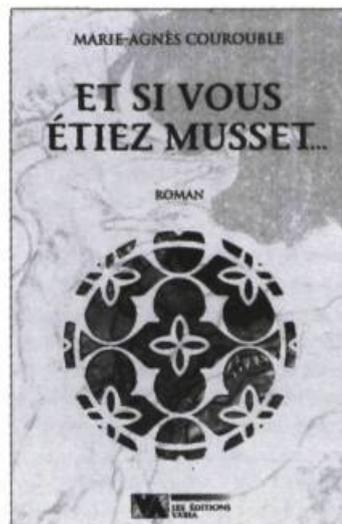
l'anonymat, paralysés par la puissance des émotions. L'imperfection du réel ou la puissance de cette autre vie dont parlait Rimbaud annonce l'inévitable échec de la relation entre M. et V. et la fin ouverte du roman.

L'œuvre de Courouble est écrite dans une langue imagée, proche de la prose poétique : « Une belle laideur me touche, vous n'êtes pas laid, vous êtes immobile mais vous avez un visage de sable creusé par les intempéries » (p. 12). L'auteure, par la concision des phrases, la précision du vocabulaire et l'économie de mots et de pages, propose une œuvre puissante et incontournable. Le propos n'est jamais banal. La sensibilité de l'écriture est un heureux hommage au sentiment amoureux. Ce livre est un délice : « Si vous ne dormez pas, songez à cette jeune fille qui perdit son amour pour avoir violé l'aube » (p. 47).

PERRINE LEBLANC



MARIE-AGNÈS COUROUBLE



**ILÉANA DOCLIN**  
**L'Autruche céleste**

Flammarion Québec, Montréal  
2000, 224 pages

Que deux copines montréalaises quadragénaires, après l'éloignement en région de l'une pour cause de mutation du mari, s'écrivent des lettres, plus précisément des télécopies pour économiser les frais de téléphone tout en voulant garder l'instantanéité de la communication, n'a rien de surprenant en

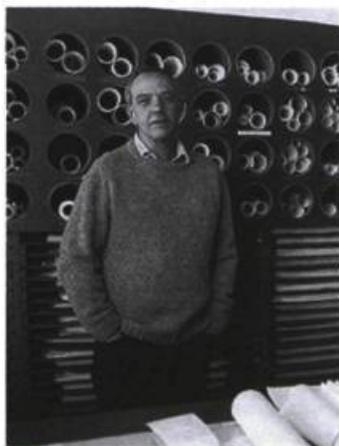
soi... Du moins jusqu'au jour où l'autre décide de publier cette correspondance « faxtuelle », mettant ainsi leur vie privée au grand jour. L'étonnement se poursuit lorsqu'il apparaît que l'échange, qui a duré environ deux ans, se présente sous forme d'une communication à sens unique, car la correspondance fait abstraction des réponses de l'amie déménagée.

Née comme une sorte de thérapie à longue distance pour remonter le moral de l'amie qui, à la suite d'une intervention gynécologique et des interrogations sur son métier, traverse une crise existentielle, la demi-correspondance dévoile des tranches de vie d'une chercheuse pigiste temporairement au chômage, les états d'âme « transylvaniens » d'une mère monoparentale – elle est moitié roumaine par son père et moitié québécoise par sa mère – ayant à sa charge deux enfants en pleine puberté, deux chiens bizarroïdes et une maison très hypothéquée. Au fil de ce courrier marqué par les hauts et les bas de l'épistolaire, qui signe ses lettres « antidépresseurs » chaque fois par un nouveau pseudonyme – les belles trouvailles vont de « Alinéa Déclin » à « Volaille Spleen » en passant par « Comtesse Allégresse », « Copine Chômeuse Genre Aristocrate Déchue » ou « Mère Libidineuse » –, l'auteure se métamorphose petit à petit en Autruche céleste. Car « l'autruche est sûrement plus lucide qu'on ne le croit. J'ai l'impression qu'elle choisit de mettre sa tête dans le sol lorsqu'elle juge que sa survie mentale en dépend » (p. 14). L'humour et l'autodérision sont les moyens par lesquels la « Volaille Golden Girl » réussit à atteindre finalement un état de sérénité, tout en libérant son amie de la déprime. Voilà qui finit bien ce qui avait plutôt mal commencé.

Si, dans les premières cinquante pages, on se laisse volontiers captiver par le ton désinvolte des confessions et des exhortations « remonte-moral », on commence par la suite à se lasser un peu des problèmes qui s'accumulent de façon extraordinaire dans cette existence pourtant « ordinaire ». La vie tourmentée, où le désenchantement

succède à l'euphorie, où les problèmes financiers ne sont jamais résolus, où les enfants se comportent comme des petits tyrans et où les amants se font si rares, finit par tourner en rond. Il faut vraiment avoir la tête aussi haute dans les nuages que la « Mère Zen En Devenir » ou bien la mettre si profondément dans le sable que la « Comtesse Un Peu Dépannée Par La Vie » pour tenir jusqu'au bout dans l'univers naturalistico-absurde de l'Autruche céleste.

ANDREA OBERHUBER



SERGIO KOKIS

*Saltimbanques*

XYZ, Montréal, 2000, 378 pages

Collection « Romanichels »

Premier volet d'une trilogie dont le sujet porte sur le thème de l'errance, entre autres — la suite nous est promise pour 2001 — ce huitième roman (depuis 1994) de Sergio Kokis met en scène la troupe bariolée d'un cirque échoué à Gênes, dans l'après-guerre immédiat, période pendant laquelle l'Europe subit de profonds changements territoriaux ; certains pays n'existent tout simplement plus. Ainsi ses cinquante artistes sont pour la plupart des apatrides. Ils se retrouvent dans un des ports les plus célèbres (et louches) d'Italie, en attendant que le directeur trouve un moyen de les diriger vers une destination de rêve, l'Argentine, terre de promesses aussi vagues que fabuleuses, nourries par un « passeur » habile et véreux. Il s'agit de Leandro Felmont, de son vrai nom Léon Feldmann, Juif rescapé d'un camp de concentration

(comme plusieurs autres membres de la troupe, d'ailleurs). Ce Felmont a vendu son âme au diable : il fera passer les saltimbanques en Argentine s'ils consentent à partager le bateau avec un groupe de nazis fuyant le châtement pour crimes contre l'humanité.

Le texte, divisé en trois parties, suit dans un récit linéaire ce passage d'un monde à l'autre, superposant les destinées individuelles des forains tout en suivant, en arrière plan, celles des nazis. Le contraste est frappant, tout en noir et blanc : les uns se battent pour survivre, jour après jour, l'âme rongée par le passé, affrontant mille problèmes du quotidien, tandis que les autres, bien nourris, vêtus convenablement, attendent tranquillement que leurs contacts allemands les prennent en charge dès qu'ils arrivent à destination. Pour les premiers, il s'agit d'un nouvel espoir chargé d'incertitude (ils voyagent avec des papiers d'identité de fantaisie), tandis que les nazis savent qu'en quittant l'Europe en ruines, une existence confortable les attend dans le Nouveau Monde. Un seul lien entre les deux groupes : tous attendent de ce voyage la délivrance d'un passé qui leur pèse trop lourd désormais. Il n'y a pas de contact entre saltimbanques et nazis en fuite, sauf en ce qui concerne la figure d'« Arcadi », médecin SS qui rejoint la troupe en attendant de pouvoir monter à bord et de retrouver les autres Allemands. Départ de Gênes ; traversée de l'Atlantique ; arrivée, déception, acclimatation en Argentine : la suite de l'histoire, comme celle de bien d'autres trames du récit, est réservée aux volets à venir de la trilogie, le roman se terminant par le départ de la troupe d'une banlieue sordide de Buenos Aires.

Si les derniers romans de Kokis, depuis *Errances* au *Maître de jeu*, étaient bien plus décevants que les deux premiers, *Le pavillon des miroirs* et le magnifique *Negão et Doralice* (je persiste à croire qu'il s'agit du meilleur texte de l'auteur), *Saltimbanques* fait preuve – à nouveau – de l'immense talent de conteur de Kokis : descriptions d'une qualité souvent exceptionnelle de lieux et

de situations ; un souffle qui semble inépuisable ; une excellente documentation sur le monde forain, avec des détails assemblés minutieusement. En même temps, les vieilles faiblesses de l'auteur refont surface : les personnages manquent de nuances, comme ce médecin SS qui n'est qu'une belle brute que les forains assomment finalement pour le jeter par-dessus bord, en haute mer, tandis que le *Juif véreux est méprisable à un point tel que les membres de la troupe atteignent presque le statut d'enfants de chœur*. D'autres vieilles habitudes de l'auteur refont surface : à nouveau, il s'en prend aux professeurs d'université (p. 235, *passim*) invariablement jugés « minables » (et dont plusieurs, du moins au Québec, font lire certains de ses textes à leurs étudiants). Ou encore il construit des dialogues à saveur philosophique où les personnages révèlent qu'ils portent pour la plupart un masque (le nain Gandalf est un réaliste un philosophe ; Negerkuss, « baiser de Nègre », est un érudit de langues, anciennes et modernes, etc.) : l'être humain est un autre. Malgré ce dédoublement, les *dramatis personæ* restent curieusement unidimensionnels, en dépit des nombreuses digressions verbales.

Pour le lecteur passionné du monde forain, du thème de l'errance, de la question identitaire, le livre s'avérera sans doute enrichissant. Cette fois, la faconde de Kokis est moins irritante que dans son roman précédent : nul doute qu'il réussit mieux un roman dès qu'il met en scène l'homme concret, déraciné, jouant avec sa vie.

HANS-JÜRGEN GREIF

STEPHEN KING

*La petite fille qui aimait Tom Gordon*

traduit de l'américain par  
François Lasquin  
Albin Michel, Paris,  
2000, 331 pages

Trisha McFarland, 9 ans, participe, en compagnie de son frère Pete, un « ado » en pleine crise (mauvaise humeur, acné, etc.), à une excursion en forêt que leur a im-

sée leur mère, qui multiplie les événements du genre depuis son divorce. Alors que Pete et sa mère s'injurient à qui mieux-mieux, comme à leur habitude, la gamine décide de faire une pause pipi, convaincue qu'elle parviendra rapidement à les rejoindre en se guidant sur leurs cris. Elle s'éloigne cependant du sentier et s'égare, ainsi vêtue d'un chandail portant le nom de Tom Gordon – l'as lanceur de relève des Red Sox de Boston, selon son père – et munie d'un sac à dos, qui contient heureusement un petit lunch, elle est incapable de retrouver son chemin.

Ignorant les règles de survie qui incitent les gens égarés en forêt à ne pas bouger jusqu'à ce que les secours arrivent, Trisha marche, marche, comme le Petit Poucet, pendant des jours. Au bout de quelque temps, elle se sent observée par elle ne sait trop quelle bestiole, tandis que les moustiques, affamés, s'en donnent à cœur joie sur sa peau de bébé. À chaque nuit, la « chose qui surveille les gens perdus en forêt » est là qui la guette et se promet un joyeux festin avant l'arrivée des secours. En quelques jours, Trisha a tant marché, des centaines de kilomètres, qu'elle atteint presque la frontière canadienne. Heureusement, elle peut compter sur son « walkman » qu'elle avait pris soin de ranger dans son sac. Elle peut donc se distraire en écoutant de la musique et, surtout, en suivant les matches de son équipe de baseball favorite.

À la surprise de ses lecteurs, Stephen King, qui les a habitués à la violence, aux fantômes et aux phénomènes paranormaux, réussit, dans *La petite fille qui aimait Tom Gordon*, à créer un climat de tension, sans recourir aux têtes coupées ni aux membres arrachés. Il y a, bien sûr, la « chose » qui surveille, mais, bien avant son apparition, la peur s'est installée chez le lecteur on ne peut plus impressionné par les méthodes de survie de la jeune Trisha et par le nombre de kilomètres qu'elle a franchis en si peu de jours. Et comment ne pas apprécier le suspense que maintient le romancier jusqu'à la fin, plaisir que je vous laisse découvrir !

Si l'intrigue est passionnante, il faut déplorer une importante lacune. Le traducteur, François Lasquin, un Français de France, connaît sans aucun doute mieux, comme ses compatriotes, le soccer que le baseball. Il s'expose ainsi à des erreurs qui agacent tout au long de la lecture. Par exemple, un lanceur ne retire pas un frappeur au bâton, il marque un point. Rien de moins. Comment un éditeur aussi prestigieux qu'Albin Michel peut-il cautionner et imposer une telle traduction ? Pourquoi ne pas faire plaisir à la ministre Louise Beaudoin et faire traduire de telles œuvres au Québec ?

MARC-ANDRÉ BOIVIN

CAMILLE LAURENS

*Dans ces bras-là*

P.O.L., Paris, 2000, 300 pages

Curieux roman que ce livre de Camille Laurens dont on ne sait plus par moments si nous sommes dans l'autobiographie ou si nous n'avons pas versé dans la fiction. L'éditeur aussi bien que l'auteur savent bien qu'il s'agit d'un roman comme les écrivains du Prix Fémina qui lui ont remis leur prix au début du mois de novembre. Divisé en 103 chapitres – vous avez bien lu ! – dont plusieurs portent le même titre, *Dans ces bras-là* est un roman sur les hommes, ceux que Camille, le personnage principal, a rencontrés dans sa vie : grand-père, père, mari, amants, partenaires d'une nuit ou de plusieurs, éditeur, quidams rencontrés sur la rue et avec lesquels elle aura échangé quelques mots aussi anodins que possibles, mais néanmoins chargés de désir.

Le fil narratif qui traverse le livre garde la trame romanesque assez lâche pour laisser passer une réflexion sur l'amour, l'amitié, l'enfance et l'écriture que l'écrivaine désamorce subtilement à plusieurs reprises pour confondre le lecteur. On assiste aux récits de ces multiples rencontres et au travail du souvenir qui ravivent les événements, grands et petits, heureux ou malheureux, dont l'ensemble constitue le corps désirant de Camille : une femme assumant sa sexualité épanouie.

On peut considérer ce livre comme une réponse à tous ces romans écrits par des hommes où « la femme est l'avenir de l'homme », pour reprendre la phrase célèbre d'Aragon chantée par Jean Ferrat, et inverser la proposition : « l'homme est l'avenir de la femme ». Camille Laurens n'a pas froid aux yeux et s'engage dans un parcours souvent plus affectif qu'amoureux où la relation avec les hommes garde toute son étanchéité en lui procurant néanmoins ce dont elle a besoin pour vivre. Servi par une écriture minimaliste qui mesure ses effets tout en restant à fleur de peau, *Dans ces bras-là* interpelle chaque lecteur. Ces éphémérides de l'amour nous placent en terrain miné. Reste à savoir qui est ce nous : l'homme, la femme ou les deux ?

ROGER CHAMBERLAND



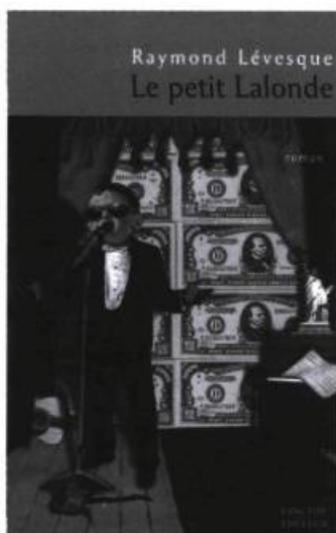
RAYMOND LÉVESQUE



RAYMOND LÉVESQUE  
*Le petit Lalonde*  
Lancôt éditeur, Montréal  
2000, 145 pages

Raymond Lévesque, pilier de la chanson au Québec, est également reconnu pour ses écrits humoristiques et poétiques. Cet automne, il revient sur la scène littéraire avec *Le petit Lalonde*, un roman qui en fera rire plus d'un et réfléchir quelques autres.

Le petit Lalonde est un jeune garçon qui, ayant préalablement découvert sa voix (!), devient



l'enfant vedette du monde de la chanson. Ayant réussi à conquérir toute la province, ce prodige part à la conquête des cabarets américains. À la suite de brèves années de triomphe et d'une apparition devant le pape, Gérard, le fameux petit Lalonde, connaît la déchéance. Ayant essuyé plusieurs déceptions, il finit par revenir sur la rue Mont-Royal où on l'a vu grandir. Après y être passé en tant que star, il y circule maintenant comme un pur inconnu.

Le roman de Lévesque est une satire de l'industrie du *show-biz*. Ce monde, l'auteur le connaît bien pour y avoir appartenu pendant plusieurs années. À l'aide de son personnage du petit Lalonde, Raymond Lévesque fait découvrir une industrie ingrate avec toutes les manigances plus ou moins catholiques qui s'y rattachent. L'univers de la chanson au Québec étant petit, plusieurs rapprochements peuvent être établis entre des personnages du roman et des artistes bien connus. Bien souvent Lévesque cache à peine ces personnalités : Michel Trouvain, Jean-Guy Taureau et le petit Lalonde lui-même, en qui on peut voir une réplique de Pierre Lalonde et de Céline Dion.

Le parcours entrepris par le jeune chanteur, de la rue Mont-Royal à Hollywood, est très amusant et rappelle celui de plusieurs stars de la chanson. De plus, étant racontée de belle façon, l'histoire du petit Lalonde fait assurément sourire, quoique à certains ins-

tants, le texte grince. Les propos de Lévesque sur les imprésarios, par exemple, sont très incisifs. Malgré cela, le roman de Raymond Lévesque demeure une lecture intéressante et divertissante, en plus d'éclairer le *show business* sous un nouvel angle.

NATHALIE BOUCHARD

ANDREÏ MAKINE  
*Requiem pour l'Est*  
Mercure de France, Paris  
2000, 288 pages

Andrei Makine nous offre cette année son sixième roman, *Requiem pour l'Est*. Il y passe la plume à un personnage, un médecin russe devenu espion, qui se fait l'auteur d'un long requiem pour la chute de l'empire soviétique, pour la vacuité d'une vie constituée de masques, pour un passé lointain devenu le seul témoignage d'une existence individuelle et pour le repos de l'âme d'une femme aimée qui déclara qu'un jour, « il faudra pouvoir dire la vérité... » Cette vérité, c'est l'anonymat du personnage écrivant qui n'a pu confier son passé d'homme et d'espion que dans des pages destinées à ne jamais être lues. La vérité, c'est également l'anonymat des deux grandes puissances mondiales, l'Amérique étatsunienne et la Russie, qui font des pays de l'Afrique les arènes de leur combat. Ces silences font écho à la dissolution dans les annales historiques des sorts tragiques et singuliers des victimes de guerres.

Il faut souligner l'intérêt et l'ingéniosité du traitement parallèle de plusieurs sujets qui, à la fois, dépendent des réflexions du personnage principal sur le sens de sa propre existence et répondent aux silences du discours introspectif. Par contre, le *Requiem pour l'Est* manque d'originalité : il rappelle étrangement *Le testament français*, œuvre qui a valu à l'auteur le Goncourt et le Médicis en 1995. Outre la proximité métaphorique des titres, le lecteur retrouvera entre autres au cœur des deux œuvres l'épineuse problématique identitaire. D'ailleurs, il ne faut pas s'en étonner : la situation de cet écrivain d'origine russe établi en France depuis environ 13 ans

tombe pile dans notre ère de crise identitaire nationale et culturelle. Si Makine soutient que la notion d'écrivain est apatride, la tendance actuelle de camper un auteur dans une tradition culturelle demeure. Ses œuvres posent problème lorsque vient le temps de les classer dans les littératures russe ou française. Ses romans sont écrits en langue française, sont publiés en France et visent clairement un public français qui, toutefois, le considère encore comme un Russe écrivant dans une langue seconde. Dans *Le testament français*, fortement inspiré de sa vie, Makine présente l'évolution d'un jeune Russe qui se sait différent de ses camarades, car, par le biais de la langue française, il a permis à une France « Atlantide » de participer à son univers. Paradoxalement, il ne se reconnaîtra pas dans le peuple de la France moderne. Dans le *Requiem*, la question du « vide » identitaire se complexifie. En fait, le protagoniste écrivant constate qu'il n'existe pas en dehors d'une généalogie, qu'il remonte de deux générations, et d'un vague souvenir d'enfance. En changeant constamment de visages, il a payé de son identité pour servir un empire qui n'existe plus. L'Union soviétique, une patrie qui, d'emblée, correspond peu à son peuple, meurt. Quant à l'espion, il n'a jamais eu de vie comme individu.

Nous retrouvons également dans les deux romans l'image de cette langue française mystérieuse, voire enchanteresse. Le personnage principal devient un initié exclusif à un monde nouveau par la figure centrale d'une Française d'un certain âge, perdue dans la steppe russe, qui fait la lecture au personnage enfant. En quelque sorte, Charlotte Lemonnier se réincarmera en Sacha dans le *Requiem*. Cela dit, Makine se relève bien du peu d'enthousiasme soulevé par la parution en 1998 du *Crime d'Olga Arbélina*. Le lecteur retrouve dans le roman *Requiem pour l'Est* l'écriture magique de Makine, un amalgame d'un style poétique raffiné et d'un talent de conteur, qui, dès l'incipit, nous accroche et nous transporte. Malheureusement, la structure du

roman « makinien » devient lourde. D'une phrase de départ un peu floue, la réflexion suit le cours d'un enchaînement d'épisodes épars qui, finalement, se bouclent par les derniers mots du chapitre. Chaque partie principale du récit se construit de la même manière et le charme se brise au cours de la lecture.

En somme, le *Requiem pour l'Est* demeure une très belle découverte pour tous ceux qui n'ont lu aucun roman de Makine ou pour les nostalgiques du *Testament français*. Les autres risquent d'être déçus de se faire servir deux fois la même recette.

TANIA VIENS

**BERNICE MORGAN**  
*Cap Random*  
XYZ éditeur, Montréal  
2000, 347 pages

À cause d'une bourde du fils aîné Ned, la famille Andrews a dû quitter l'Angleterre et, sans trop savoir où elle allait aboutir, suivre ce même Ned, personnage fantasque et beau parleur, sur un bateau qui les laisse sur la côte de Terre-Neuve. Ils se retrouvent à Cap Random, un lieu perdu, désert, où ne vivent que Thomas Hutching et la famille Vincent. Là, ils se refont une vie petit à petit, mais dans des conditions âpres et difficiles.

L'histoire est racontée à partir de journaux intimes. Dans la première partie du roman, chaque chapitre est introduit par quelques mots de celui de Lavinia Andrews, la seule du clan Andrews à savoir lire et écrire. Puis, grâce à un retour dans le passé, beaucoup de choses s'expliquent par les mots de Thomas Hutching, personnage qui reste hautement énigmatique jusqu'au moment d'aborder la deuxième partie du roman, son journal.

Si le roman est un peu décevant, l'écriture très banale et les intrigues plutôt convenues, la série télévisée, qu'un bandeau entourant le livre nous annonce (« Préparez-vous ! La série télévisée arrive bientôt... »), sera certainement très populaire. Le scénario aura tout ce qu'il faut : des passions, des amours déchirées, des haines, des enfants perdus et retrouvés, des

morts en quantité, un prêtre à la vocation torturée, une folle enfermée dans une superbe maison bourgeoise sur la colline, etc. Il y a même une suite, *Waiting for Time*, qui paraîtra en français en 2001.

Il semble que les deux romans ont eu, dans leur version anglaise, un très grand succès en librairie. Ils sont aussi traduits en allemand. Bon, je n'ai pas aimé, mais je n'avais pas aimé non plus *Les filles de Caleb* !

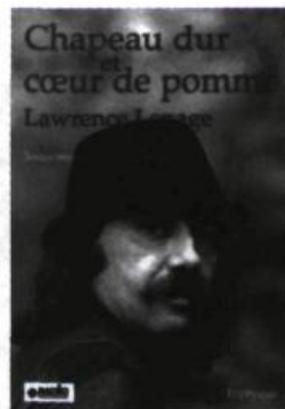
NADIA BEAUDOIN

**LAWRENCE LEPAGE**  
Textes réunis par  
SYLVAIN RIVIÈRE  
*Chapeau dur et cœur de pomme*  
Triptyque/Société  
Radio-Canada, Montréal, 2000, 250 pages

Les éditions Triptyque ont eu la main heureuse en éditant ces poèmes et chansons de Lawrence Lepage, cet extraordinaire chansonnier qui a roulé sa bosse dans les années 1960 et 1970. Ses chansons sont parmi les plus belles du répertoire québécois, marquent son enracinement au sol, sa soif de liberté, son appel à la solidarité et se portent à la défense des régions qui se vident au profit des grandes villes.

Lepage, c'est l'auteur-compositeur-interprète doublé de la verve des conteurs ; c'est celui qui pouvait tenir une salle en haleine tant ses histoires et monologues savaient captiver. Lorsqu'il chantait, il avait cette voix profonde et vibrante qui savait atteindre son auditeur quel qu'il soit et dont les chansons visaient juste. Aussi n'est-il pas surprenant que plusieurs autres artistes les aient reprises : Pauline Julien, Édith Butler, Georges Dor, Jacques Labrecque, Louise Forestier et Buffy Sainte-Marie pour n'en nommer quelques-uns. Même s'il a peu endisqué (deux disques seulement), il est l'un des chansonniers les plus importants de sa génération, puisque c'est sur le terrain qu'il a bâti sa réputation.

*Chapeau dur et cœur de pomme* est plus qu'un livre d'hom-



mâge, c'est le testament d'un artiste qu'un accident a privé de l'usage d'une main. On y trouve le texte de ses chansons, mais aussi ses monologues et ses contes, une revue de presse assez substantielle et une série de témoignages de ceux et celles qui l'ont fréquenté ou qui ont interprété ses chansons. La meilleure chose à faire pour bien apprécier ce livre, c'est de trouver l'un de ses disques et de l'écouter chanter « Mon vieux François », « Monsieur Marcoux », « Le pays dans le pays » et plusieurs autres.

ROGER CHAMBERLAND

Étrange  
connivence  
entre un  
personnage et  
son biographe



**ÉRIK ORSENNA**  
*Portrait d'un homme  
heureux. André Le Nôtre  
(1630-1700),*  
Paris, Fayard, 2000, 160 pages

Il faut imaginer Le Nôtre heureux. Chevalier de l'ordre de Saint-Michel, conseiller du roi, contrôleur général des bâtiments de Sa Majesté, ce plébéien anobli presque malgré lui fut l'artisan des somptueux jardins de Versailles. Il

fut aussi, nous dit-on, un serviteur modèle, aimé du plus puissant et du plus capricieux roi que l'Europe d'Ancien Régime ait connu. Voilà en quelques mots le fonds de cette courte biographie, romancée par Érik Orsenna à la manière de Stefan Zweig – du moins est-ce l'ambition avouée de l'auteur –, qui nous est offerte à l'occasion du tricentenaire de la mort de

Le Nôtre. Académicien, ancien conseiller culturel de François Mitterrand, maître des requêtes au Conseil d'État, Érik Orsenna, éminent et dévoué fonctionnaire, n'est pas sans affinité avec le

personnage qu'il fait revivre sous nos yeux. Sans doute sa fonction de président de l'École nationale supérieure du paysage, sise dans le Potager du Roy à Versailles, c'est-à-dire là même où prit forme et se déploya la destinée de Le Nôtre, n'est pas étrangère à cette initiative. Déjà, dans *Longtemps* (Fayard, 1998), les amours adultères de Gabriel le paysagiste s'égrenaient au fil des jardins ; *Portrait d'un homme heureux* nous fait pénétrer plus avant dans les arcanes de l'art horticole.

Né entre le Louvre et le couvent des Feuillants, André Le Nôtre, fils de Pierre, lui-même jardinier de Catherine de Médicis, connaîtra le pouvoir de la magie des jardins, pour le plus grand plaisir du Roi et l'émerveillement des promeneurs. Doué et appliqué, il connaîtra la faveur des Grands, de Fouquet le magnifique, vite déchu, à un jeune Louis XIV courroucé qui plus jamais ne tolérera que son astre soit ainsi offusqué : « Le Nôtre est du rapt. Consentant, ébloui. Qu'est-ce qu'un surintendant jongleur comparé au roi de France ? » Pointe ici une fascination, dont on se doute bien qu'elle est autant de l'énonciateur que du personnage à qui il la prête. Ainsi au « Je vous veux pour Versailles » de Louis XIV s'adressant à Le Nôtre fait écho le « Je vous veux pour le Louvre » du président Mitterrand à Leah Ming Pei, dont Orsenna, témoin discret, se fait le rapporteur. D'une injonction l'autre se dessine ce qui hante l'ouvrage : une certaine idée du devoir, un rapport complexe au Prince, et au pouvoir qu'il incarne. Nous le disons. Il s'agit ici bien plus que de la seule carrière de Le Nôtre, fût-elle éminemment exemplaire. Et Orsenna d'écrire : « Ceux qui ne connaissent rien à l'univers du pouvoir ignorent les capacités infinies de dévouement qui se manifestent dans ces sommets [...] On y aime et on y hait bien plus qu'on y calcule et manigance [...] les seules flammes véritables brûlent pour le chef, surtout s'il dirige le pays. À ce sortilège, tous succombent, j'en témoigne, même les plus laïcs, les plus républicains ».

Hors quelques développements dont on pourrait regretter le didactisme prosélyte, ce court ouvrage d'Érik Orsenna, promenade poétique aux charmes évidents, ne cesse de fasciner par ce qu'il représente d'étrange « connivence » entre un personnage et son biographe. « Sous ses dehors frustes, il a su comme personne barrer sa barque courtisane sans rien céder de son génie », écrit le navigateur Orsenna à propos de Le Nôtre. Étrange connivence, en effet. Scribe du prince, homme comblé d'honneurs, écrivain doué, Érik Orsenna n'est-il pas, lui aussi, un homme heureux ?

THIERRY BELLEGUIC

**DOMINIQUE ROLIN**  
*Journal amoureux*  
Gallimard, Paris, 2000, 123 pages

Même après trente-quatre publications, Dominique Rolin a toujours autant de facilité à captiver le lecteur par son lyrisme et son humour. Son dernier-né, à mi-chemin entre le poème en prose et le roman, peut être considéré comme une œuvre pour les lecteurs qui ont déjà un intérêt pour le lyrisme, ou encore pour ceux qui désirent faire un premier pas vers la poésie. Ce *Journal amoureux*, sans date, se déroulant dans un temps indéfini – la protagoniste et Jim s'aiment depuis quarante siècles –, plonge le lecteur au centre d'une relation amoureuse suspendue dans le temps, qui a sans doute eu un début, qui aura peut-être une fin, mais qui sont des frontières que l'on évite avec soin, gravitant dans un cercle tranquille dont on ne voit jamais les limites ; cet amour ne se fiant qu'« aux battements d'une horloge qui serait sidérale. Pas de cadran, pas d'aiguilles, pas de remontoir » (p. 9).

La réalité, extérieure au couple, ne refait surface que pour servir la plaisanterie. La femme se moque des gens qu'elle côtoie, de leurs conversations vides, des remords qui viennent l'étreindre et des morts qui la visitent. Bref, elle traite avec humour, voire avec ironie, tout ce qui se situe hors du cocon amoureux : « Ah les morts, les morts ! on aurait beau les supplier de se conduire en morts à

**ÉRIK  
ORSENNA**

de l'Édition Fayard



Portrait  
d'un homme heureux

André Le Nôtre  
1613-1700

FAYARD

part entière, ils s'y opposeraient de toutes leurs forces et sans manifester le moindre scrupule. Ils se comportent à la façon d'employés revanchards, floués à la base » (p. 80). Mais rien, pas même les morts, ne peut atteindre le rempart qu'érige l'image de Jim autour de la protagoniste, un Jim

« incontournable [quil soulève, domine, écrase, intrigue, aimante, révolte, coupe, ravit, énerve, impatiente et fait grincer les dents » (p. 122). Mais plus important que tout, il y a le rempart de l'amour qui, une fois placé hors du temps réel, garantie contre tout, même contre la mort.

Dans cet ouvrage, empreint d'une intimité que l'on frôle sans jamais y pénétrer, le lyrisme amoureux et la raillerie du quotidien se côtoient dans un va-et-vient savoureux, dont il est difficile de rendre compte autrement qu'en disant : à lire pour la beauté du verbe et pour le plaisir qu'offre l'ironie !

ANNIE CLOUTIER



YVES NAVARRE

*La dame du fond de la cour*

Leméac/Actes Sud, Montréal/Arlés  
2000, 167 pages

Le glissement d'Yves Navarre vers sa mort, en 1994, avait commencé sans doute avec *Le jardin d'acclimatation*, Prix Goncourt en 1980 : propulsé aux sommets de la célébrité par la critique, auteur fétiche de la communauté gaie, Navarre n'a jamais cessé de parler de son mal de vivre, des injustices dont il se disait victime (à tort ou à raison, qu'importe maintenant ?), des coups bas de ses éditeurs, de la mévente de ses textes depuis ce prix dont le succès aura contribué à sa perte.

Deux ans avant son suicide, Navarre a rédigé ce court roman où il met en scène – à nouveau – un autre « moi », cette fois une femme à la fin de la quarantaine, Camille Gauthier-Langeron, atteinte d'un profond mal de vivre. Avec une demi-douzaine de romans publiés sous pseudonyme, elle est en train d'écrire son « vrai », son propre roman, au fond d'un appartement dont le chaos reflète l'état de son âme. Mais après la fin d'une relation vieille de vingt ans – avec « Éric », personnage à la façon de

Gascon, autre facette de Navarre – elle est définitivement à la dérive : les recettes de ses livres tarissant, elle frôle la pauvreté, personne ne l'aime, elle est totalement seule, elle rate sa troisième tentative de suicide. Un soir, elle rencontre « Sultan » Houari, un chauffeur de taxi beur et sa femme Djema, victimes d'un racisme sournois. Le couple retourne en Algérie, s'exile à rebours. Mais avant leur départ, par demi-mots, regards, gestes esquissés, Camille (qui ne leur dit jamais son nom) entame avec Houari et Djema une relation qui, en fin de compte, lui sauvera la vie. Un jour, elle reçoit une lettre d'Algérie. L'adresse est exacte, mais comme destinataire il n'y a qu'un « À la dame du fond de la cour ». Alors elle décide de rendre visite à Houari et Djema. Pendant son bref séjour dans un bled perdu au bord du désert, la sagesse du vieux couple lui apporte une paix intérieure qu'elle n'avait jamais connue auparavant. De retour à Paris, elle rencontre son ancien physiothérapeute, de vingt ans son cadet ; il s'installe chez elle. Le dimanche suivant, les trois fils de Houari arrivent avec femmes et enfants, nettoient l'appartement, appliquent une couche de peinture blanche : la vie recommence ; devant ces murs blancs, Camille pourra recommencer à écrire, une nouvelle vie se dessine. *Happy end ?*

Comme dans tous les textes de Navarre, l'angoisse de vivre domine la narration entière. Le père aveugle de Houari demande à Djema de transmettre son message à Camille : « dis à cette femme [...] qu'elle a trop de valises dans la tête et qu'elle les enterre une fois pour toutes » (p. 129). Conseil de psychothérapeute que Navarre ne pouvait jamais mettre en pratique. Comme Camille, il n'en peut plus de courir devant la solitude ; chaque pas est alourdi par de nouveaux bagages pleins de déceptions. La seule échappatoire, comme tou-

jours, est l'amour, trouvé dans les bras d'un homme jeune.

Mais ce qui semble encore possible dans le texte littéraire, Navarre sera incapable de le transposer dans sa vie à lui : le bref *Journal d'une relecture*, quelques pages à peine que les éditeurs ont ajoutées à la fin du roman, illustrent le désespoir de l'auteur, le même qu'il avait exprimé encore et encore dans *Biographie*, cet *aveu fleuve* bouleversant publié en 1981, tout juste après le Prix Goncourt. *La dame du fond de la cour* a été rédigé exactement un an après son retour de Montréal ; Navarre avait compris que le bonheur lui échapperait toujours, même en changeant de continent, d'appartement, d'amant. La fuite devant la vie s'arrête ici, avec ce livre dont personne ne veut, à Paris, devant des éditeurs qui ne lui donnent même plus des miettes d'attention, devant l'abandon de ses « amis », la mesquinerie de la vie quotidienne, les insultes d'un voisin. Plus directement que jamais, plus violemment aussi, Navarre opère le transfert entre auteur et personnage romanesque : « Et il *me faut*, épris qui n'a rien compris et ne veut rien comprendre, la voir telle quelle, dans la nudité de son texte, avec ses élans, ses émotions, sa volonté de tenir malgré tout, sa manière de dire qui ressemble fort à la mienne, ses cicatrices de peau, dans le dos, qui sont très exactement celles que je porte, inscrites, c'est chair et cher, payer et payé, suite à ma première tentative de *mort claire et volontaire* » (p. 159 ; je souligne). Ici, la cage de la vie se referme sur Navarre : plutôt que de céder le texte à un jeune éditeur qu'il juge incompetent, il l'enferme dans un tiroir — mort de ce livre, mort de l'auteur, mort du « moi », aux accents de (mélo)drame, et pourtant combien bouleversant.

HANS-JÜRGEN GREIF



YVES NAVARRE  
*La dame  
du fond de la cour*

MANUEL RIVAS

*Le crayon du charpentier*

Gallimard, Paris

2000, 177 pages

Manuel Rivas est né en 1957 à La Corogne, en Galicie. Journaliste, poète et auteur de plusieurs recueils de nouvelles, il a obtenu, en 1990, le Prix de la Critique et, en 1996, le Prix Torento Ballester et le Prix national d'Espagne. Sa nouvelle « La langue des papillons » a été récemment adaptée au cinéma. *Le crayon du charpentier* est son troisième roman.

Voilà un titre qui ne dévoile pas le contenu du roman. Pourtant, il est le fil conducteur du récit. La narration d'un narrateur-poète, qui nous fait sourire tendrement par les descriptions qu'il fait des personnages, est simple, imagée et sans prétention ; lisez celle-ci par exemple, elle décrit la personnalité irradieuse du docteur Daniel Da Barca, un des personnages clé du récit : « Grand et large d'épaules, il avait ouvert ses bras en arc de cercle. On aurait dit que sa fonction la plus naturelle était d'éteindre les gens » (p. 11). Da Barca est un prisonnier de guerre et chef d'un réseau républicain opposé aux politiques de Franco ; réseau qu'il dirige depuis un *sanatorium* tenu par des religieuses. Dans cette Espagne en pleine guerre civile, Da Barca devra faire face à plusieurs plaies, l'une d'entre elles sera

Herbal, un ancien garde civil et homme de main des fascistes. Ce policier deviendra son ombre et l'empêchera de rejoindre celle qu'il aime. C'est un homme sans chaleur, aveuglé par la jalousie, victime

parfaite de sa sottise et de son égoïsme. Sa vie, qui se déroulait par procuration jusque-là, change le jour où il doit tuer un jeune peintre anarchiste. Herbal ramasse près de la dépouille un vieux crayon rouge de charpentier ayant appartenu au peintre. Le crayon, dans le récit, sert de catalyseur à la conscience errante de l'artiste et Herbal devra apprendre à vivre avec cet autre qui le possède. Il finira par porter « le crayon du charpentier » à l'oreille comme une seconde nature.

*Le crayon du charpentier* est en fait une grande histoire d'amour, de destins qui s'entrecoupent, une histoire teintée quelques fois de haine et d'incompréhension. C'est une métaphore de toutes les guerres qui opposent les fils d'une même famille. C'est une lutte contre la petitesse de l'humanité, mais c'est aussi un hymne au pouvoir rédempteur de l'amour.

Si comme moi, étant enfant, vous avez adoré la fabuleuse histoire d'amour de vos grands-parents, entrecoupée par l'ambiance sociopolitique de leur époque, je vous conseille de vous installer confortablement près du feu, tenant une bonne tisane ou un verre de vieil Armagnac d'une main, *Le crayon du charpentier* de l'autre... et laissez-vous raconter une fois de plus cette passionnante histoire qu'est l'amour, l'amour d'autrui, l'amour de la liberté.

Malgré quelques petites « coquilles » de traduction, sa prose en vaut le coup, jugez-en par vous-même : « Le soir tombait. Dans le potager, un merle prit son envol telle une clé de sol toute noire » (p. 16).

MARIA ESTÉVEZ RUIZ

PIERRE SALDUCCI

*Journal de l'infidèle*

Vents d'Ouest, Hull

2000, 206 pages

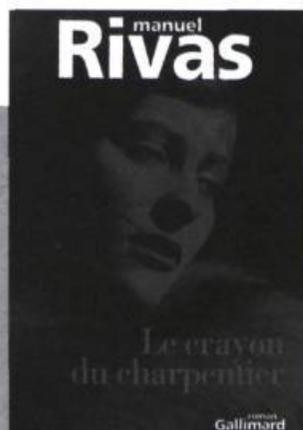
Après avoir été critique littéraire au *Devoir* et à la radio de Radio-Canada, Pierre Salducci dirige actuellement une collection chez Stanké. Nommée « L'heure de la sortie », cette dernière s'intéresse principalement aux textes gais. Il n'est donc guère surprenant que ce roman, *Journal de l'infidèle*, soit de ceux-là, bien qu'il soit publié ailleurs, aux éditions Vents d'Ouest.

Abandonnant lentement son amant Jean en l'installant dans un appartement qui voisine le sien, un jeune professeur renonce à la stabilité et à la sécurité du couple pour s'attacher à Christophe, un adolescent sans attache qui menace sans cesse de partir en de lointains pays sans crier gare. Puis, avec le début des cours au lycée, vient Kamel, jeune homme qui n'a pas encore déserté le nid familial. Avec ce quatrième élément commence une valse de « Cours après moi que je t'attrape ; Je veux quand tu ne veux pas ; Je voudrais quand tu ne voudras plus ; Je te dis oui, tu me dis non ; Je t'aime moi non plus ; et autres badinages... » (p. 73).

Vous désirez connaître la fin ? Ils vécurent heureux et eurent de nombreux enfants ! Mais non ! J'avoue que cela ne convient guère. Plus sérieusement, le narrateur se retrouve seul et tend la main à son Jean resté là à attendre bien sagement comme une bonne vieille paire de pantoufles. Ce dernier a cependant changé. Est-il prêt à revenir vers l'être aimant qu'a été pour lui le narrateur ?

Que de romantisme ! Constant n'aurait pas fait mieux ! Ce roman est en réalité une belle introspection où le narrateur expérimente de nouvelles avenues amoureuses afin de mieux se connaître lui-même. Il me semble tout à fait juste de voir que la relation du couple homosexuel est confrontée aux mêmes dangers que ceux que rencontre le couple hétérosexuel. Pour le reste, le romancier aurait gagné à rechercher des idées nouvelles ou à renouveler le genre romantique comme d'autres l'ont fait avec bonheur avant lui.

BERNARD TREMBLAY



Voilà un titre qui ne dévoile pas  
le contenu du roman.  
Pourtant, il est le fil conducteur du récit.

**SIMON WINCHESTER**  
*Le fou et le professeur*  
J C Lattès, Paris  
2000, 300 pages

Les initiés savent que l'élaboration d'un dictionnaire exige une armée de collaborateurs soucieux de faire avancer la science et, de ce fait, ils doivent être extrêmement méticuleux dans la noble poursuite du grand œuvre. La conception même de l'*Oxford English Dictionary* se situe dans la lignée de ces projets d'une témérité inimaginable que *Le fou et le professeur* fait revivre en mettant en évidence le Dr James Murray, directeur de l'immense entreprise réalisant douze énormes volumes, lourds comme des pierres tombales, qui constituent la première édition, et le Dr W.C. Minor, l'un des plus prolifiques de tous les collaborateurs bénévoles dont le travail anime le cœur même de ce monument lexical de la langue anglaise. Pendant plus de vingt ans, les deux savants échangent une correspondance abondante sur des sujets fort doctes, mais ne se sont jamais rencontrés. À l'automne 1896, malgré sa lourde tâche au fameux Scriptorium d'Oxford, l'éminent responsable désire faire la connaissance de l'énigmatique W.C. Minor, lequel ne peut se rendre, et pour cause, au centre même où se rédigent les textes savants et définitifs. La personne qui le reçoit alors lui apprend la surprenante identité du chirurgien américain fou, tarabulé par ses fantasmes sexuels et ses obsessions morbides et assassin d'un infortuné travailleur londonien.

L'essai qui n'a rien de banal retrace le parcours plus que singulier emprunté par ces deux hommes, relève les principales étapes de la confection du colossal ouvrage et, surtout, fait la démonstration quasi hallucinante que la folie peut avoir des sortes de saillies géniales qui laissent bouche bée les têtes soi-disant bien faites ! Voilà un récit très accessible, d'une grande finesse, d'une solide originalité, d'une forte érudition où science de la langue, aberration mentale et amitié peu commune forment les ingrédients d'un fascinant mélange romanesque.

YVON BELLEMARE

**PIERRE TOURANGEAU**  
*La dot de la Mère Missel*  
XYZ éditeur, Montréal  
2000, 341 pages  
Collection - Romanichels -

Fresque sociale, le deuxième roman de Pierre Tourangeau, *La dot de la Mère Missel*, peint, avec un humour noir et un langage cru, une jeunesse en déroute. Perversion, sexe, corruption, tout montre la désillusion du personnage. Laurent Tremblay, alias Larry Volt, s'initie aux magouilles universitaires. Après la dissolution de l'Association des étudiants de l'université Mont-Royal, il s'empare, grâce à une ruse, de la fortune de la défunte AEUUM. Au détriment des factions marxistes, léninistes, maoïstes et autres communards, le héros prend le contrôle des machines distributrices, du journal étudiant et de la discothèque du campus. L'intrigue se confond avec l'orgie, l'alcool frelaté, le chantage et la drogue. Seule la Mère Missel, missionnaire dans l'âme et prophète de la parole de l'Évangile, demeure innocente et pure dans cette apocalypse romanesque. Toujours aussi cynique et désabusé, Larry Volt se construit un monde parallèle. Le pays imaginaire d'Oman se révèle l'asile des fantasmes du narrateur-héros : un roi, le cheik-maquereau-souteneur-philosophe, règne sur un harem de nymphettes. Toutefois, la désertion des courtisanes marque la mort du maître. De même, dans tout le récit, la femme demeure liée à une sexualité bestiale : licorne, panthère, chatte, hyène, gorgone, serpent. La déroute de l'homme comme son salut passent par l'union physique avec la sorcière du sexe. Par ailleurs, Tourangeau balise son roman par des citations révélatrices de l'oscillation entre un univers athée, matérialiste et révolutionnaire et une aspiration à l'immortalité : Mao Tsé-Toung, Nietzsche, l'Écclésiaste et le janséniste François de La Rochefoucauld se partagent l'espace idéologique. Désir d'égalité et volonté de changer le monde, le communisme s'enlise dans le totalitarisme. De leurs côtés, les vérités de la Mère Missel appellent les âmes perdues dans le chemin de la Bible. Face à cette avalanche

de dogmes, Larry Volt dénonce l'emprisonnement spirituel de l'individu. Par les jeux de mots, l'ironie et le sarcasme, Tourangeau présente le genre humain dans toute son aliénation.

GENEVIÈVE MORIN



**HUGO ROY**  
*L'envie*  
Boréal, Montréal  
2000, 205 pages

Premier roman de Hugo Roy, professeur au collège Ahuntsic, *L'envie* constitue assurément un beau et bon coup d'envoi. Car le jeune romancier possède l'art de construire une intrigue et l'art aussi de dire. Le roman met en scène Louis Dufort, un homme d'un certain âge qui a consacré sa carrière à organiser des vols d'œuvres d'art dans les plus grands musées du monde, sans être incommodé. Jusqu'au jour où il entre en contact, grâce à Catastrophe, une amie, avec le romancier Louis Dugal, dont certaines caractéristiques, son refus de paraître en public, par exemple, ou le pied de nez qu'il a joué à Pierre Santerre, qui a refusé de publier son premier roman, paru par la suite chez Gallimard à Paris, le rapprochent, bien sûr, de Réjean Ducharme. Dufort vient même un jour à la rescousse du romancier Dugal, en panne d'inspiration en lui proposant l'histoire d'un musicien de Rimouski, Edgar Mullen, qui aurait entretenu une longue liaison amoureuse avec la mère d'un



PIERRE TOURANGEAU



HUGO ROY

correspondant qui lui envoie comme preuves un lot de lettres que les deux amoureux ont échangées, relation qui fera l'objet du dernier roman de Dugal, paru peu avant sa mort, non sans que le romancier découvre non seulement la supercherie mais aussi, grâce à un détective qu'il avait engagé, la double vie de Dufort, qui est emprisonné. C'est d'ailleurs de la prison qu'il rédige le récit que nous lisons

car il puise dans son journal intime qu'il rédige depuis plus de vingt-cinq ans.

L'histoire est bien menée, même si la narration, parfois, tente d'égarer le lecteur, comme si le narrateur derrière lequel se cache le jeune romancier, avait voulu surprendre davantage son lecteur avec la révélation finale. Il faut certes être attentif et savoir lire entre les lignes pour mieux épier le

héros, lui-même épié, sans qu'on en sache rien, par le romancier Dugal. On y trouve une belle réflexion sur la littérature, sur l'amitié, la trahison, la vie et l'art. On peut regretter que Catastrophe, la compagne de Dugal à Dufort, ne soit pas mieux campée et demeure si mystérieuse.

Vivement le deuxième livre de ce jeune auteur qui surprend, à tout le moins ne laisse pas indifférent.

AURÉLIEN BOIVIN

*L'envie constitue assurément un beau et bon coup d'envoi. Car le jeune romancier possède l'art de construire une intrigue et l'art aussi de dire.*



ZOÉ VALDÉS

*Cher premier amour*

Actes sud/Leméac, Arles/Montréal, 2000, 332 pages

*Le pied de mon père*

Actes sud/Leméac, Arles/Montréal, 2000, 202 pages

Il y a une telle verve chez Zoé Valdés que l'on se demande comment elle parvient à écrire et à publier au moins un roman, voire deux par année : depuis 1994, pas moins de 12 romans ou récits ont ainsi vu le jour. Certains douteront du caractère achevé de ces textes, mais, chose certaine, le lecteur ne s'ennuie pas tant les histoires et les anecdotes se multiplient et se chevauchent à un rythme fou.

*Cher premier amour* raconte

l'épreuve initiatique du premier amour, qui n'est pas celui de la chair et de l'homme, mais plutôt l'éveil à la poésie, à cette manière de voir et de percevoir la réalité qui l'entoure. Danaé, le personnage central est pris en charge par Terre Fortune Monde, la cadette d'une famille d'Indiens vivant près d'un campement où, à treize ans, elle est allée à sa « première école aux champs » comme l'exige le communisme cubain. L'adolescente y vit ses premiers émois amoureux qui sont plutôt accessoires au regard de

ce qu'elle découvre avec la jeune Indienne. De retour à La Havane avec sa nouvelle amie, elle se bute à l'incompréhension d'une société recluse qui semble se complaire dans sa condition d'opprimée. Dès lors, la réalité devient un obstacle à sa pleine réalisation et le sens poétique avec lequel elle négociait son existence devient de plus en plus problématique voire tragique. L'univers romanesque de Valdés est rempli de rebondissements de toutes sortes, d'événements imprévisibles qui tiennent le lecteur en haleine. À tout moment, on se demande quelle sera l'issue de cette histoire, comment Danaé parviendra-t-elle à s'en sortir ?

Le même schéma narratif à peu de choses près structure *Le pied de mon père* paru également cette année. Nous nous éloignons du roman au sens strict pour aborder le récit « autobiographique », dont la manière de raconter nous rappelle pourtant ses précédents romans. Alma Desemparada est à la recherche de son père dont elle ignore tout sauf qu'elle a hérité de lui une forme de pied particulière, reconnaissable entre tous. Sa mère, sa grand-mère aussi bien que son entourage familial immédiat laissent planer toutes sortes d'hypothèses quant à l'identité de celui qui pourrait être son père : est-ce ce chauffeur d'autobus, cet homme croisé sur la rue dont les traits lui rappellent son propre visage, ce mendiant dont on dit qu'il a fréquenté sa mère ? Bref, l'énigme reste entière et dérive

plutôt sur le récit de vie de cette jeune adulte qui condamnée à vivre une grande partie de son existence sans connaître l'auteur de ses jours. Les événements se succèdent à un tel rythme dans les livres de Valdés et les assises ethnographique, politique et anthropologique sont tellement présentes que l'on a l'impression que l'intrigue de base n'est qu'un prétexte pour brosser un portrait de la société cubaine qui n'a rien d'un monde paradisiaque. Bien au contraire, la pauvreté, la mendicité, l'effritement du tissu social et la domination du peuple par une caste près du pouvoir politique et économique semblent être le lot et le destin de la majorité des habitants de cette île.

On ne résume pas les livres de Valdés tant ils foisonnent d'événements de toutes sortes, de circonstances aussi loufoques qu'humoristiques dont on participe en cherchant à anticiper sur les tenants et aboutissants de ces intrigues. Portrait



d'une auteure ou portrait d'une société ? C'est au lecteur de saisir au fil de sa lecture le point de vue qui lui va le mieux. Chose certaine, il ne s'ennuiera jamais.

ROGER CHAMBERLAND

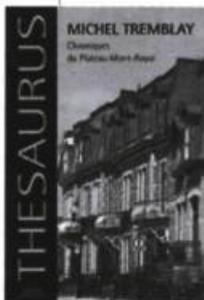
**MICHEL TREMBLAY**  
*Chroniques du Plateau-Mont-Royal*  
**LEMÉAC/ ACTES SUD,**  
**MONTREAL/ARLES,**  
**2000, 1175 PAGES.**  
**COLLECTION - THESAURUS -**

La parution des *Chroniques du Plateau-Mont-Royal* dans la prestigieuse collection « Thesaurus » des éditions Actes sud/Leméac marque une date importante pour Michel Tremblay et la littérature québécoise. En rééditant ces six œuvres, soit *La grosse femme d'à côté est enceinte*, *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, *La duchesse et le roturier*, *Des nouvelles d'Edouard*, *Le premier quartier de la lune* et *Un objet de beauté*, Leméac et Actes sud font entrer l'un de nos auteurs les plus prolifiques dans le panthéon de la littérature universelle aux côtés d'un Paul Auster, d'un Russell Banks et bien d'autres. Ces chroniques constituent un sommet inégalé dans l'art romanesque de Tremblay et il est heureux que le lecteur insatiable ait à sa portée l'intégrale de ces six romans même si ces 1200 pages de texte bien serré risquent d'hypothéquer plusieurs soirées de l'hiver à venir.

La saga du plateau Mont-Royal, dont chacun des titres a déjà été largement commenté, nous fait découvrir toute une faune urbaine très colorée et nous fait vivre la vie de ces laissés pour compte, ceux-là même dont on oublie le nom et l'existence tant ils semblent éloigner de la grande culture. On découvrira ou l'on redécouvrira ces histoires foisonnantes, ces dialogues savoureux et ce décor singulier qui est en train de devenir un quartier bcbg où la spéculation immobilière chasse les citadins de la première heure.

Michel Tremblay est un auteur essentiel de la littérature québécoise, et cet honneur de le consacrer en l'éditant dans la collection Thesaurus signifie que notre littérature a atteint sa maturité.

JEAN-CLAUDE LATREILLE



**LISE VEKEMAN**  
*Chroniques pour une femme*  
**L'Instant même, Québec**  
**2000, 196 pages**

Petit à petit, comme l'oiseau construit son nid, Lise Vekeman construit son œuvre qui, au fil des titres, devient de plus en plus importante. *Le troisième jour*, paru en 1994, livrait, dans une langue poétique, la confession de Nora Mongeau, qui dévoilait à son mari, journaliste affecté à la couverture de la guerre au Liban, un terrible secret : l'agression dont elle a été victime de la part de son père, dès l'âge de 6 ans. Libérée, elle s'est ensuite lancée dans le vide, un peu avant son retour au pays.

*Chroniques pour une femme*, son cinquième roman, reprend sensiblement le même argument : on a retiré du lac le corps de la journaliste d'art Gabrielle Varin qui lutte entre la vie et la mort à l'hôpital. Son mari, Jérôme Collard, chroniqueur parlementaire dans la capitale, accourt à son chevet, incapable d'expliquer un tel drame, d'autant que son épouse avait une peur mortelle de l'eau. Sur l'autoroute qui se déplie, monotone, dans la nuit de ce samedi 9 octobre, il lui dicte sur magnétophone une longue déclaration d'amour. C'est la première partie, rédigée presque complètement en italique. Le même jour, quelques heures plus tard, Roger Naugier, garçon de table à l'Auberge des lilas, dominant le lac aux Sables, prend la relève pour raconter comment il a retiré le corps de la jeune femme des eaux du lac. Dans sa conversation qu'il tient avec des clients de l'auberge, rapportée par un narrateur omniscient, il laisse planer la possibilité d'un meurtre : il aurait vu rôder un étranger sur la plage. Mais, en réalité, il n'en est rien puisque, dans la troisième

partie, constituée en majorité du journal de l'artiste-sculpteur, Yukiko Kita, on apprend l'existence d'une relation intime entre les deux femmes qui ont même cohabité pendant près d'un an dans la maison de Gabrielle, sur le

bord du même lac. Pourquoi, alors, la journaliste louait-elle fréquemment une chambre, toujours la même, avec vue sur le lac et en face de sa propre maison ?

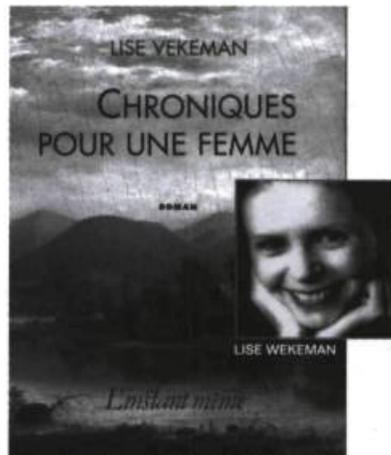
C'est Olivier, son frère cadet, qui fournit les derniers détails et qui nous éclaire sur la cause du drame : celle qu'il a toujours appelée la Belle au bois dormant a été profondément marquée depuis son enfance par le suicide de sa mère, trompée par son père, et qui lui avait demandé de l'aide qu'elle lui a refusé pour ne pas manquer un spectacle de cirque. Depuis, elle n'a plus jamais été la même, renonçant, par exemple, à la natation, un sport dans lequel elle excellait, et refusant l'alcool, qui avait poussé sa mère dans les eaux du lac, d'où la scène qu'elle a revue, à plusieurs reprises, de la fenêtre de l'auberge.

*Chroniques pour une femme* est structuré avec art. D'une partie à l'autre, Lise Vekeman ajoute des détails à la confession de l'un et de l'autre, rédigée dans une langue différente, car chaque personnage a son style propre. Celui de la sculpteur, par exemple, est elliptique,



MICHEL TREMBLAY

*Leméac et Actes sud font entrer l'un de nos auteurs les plus prolifiques dans le panthéon de la littérature universelle. Aux côtés d'un Paul Auster, d'un Russell Banks et bien d'autres.*



que, sans être bâclé. Le propos est abordé avec la délicatesse à laquelle la romancière nous a habitués, dans une langue riche et soutenue qui voisine la poésie. Même si, chez Vekeman, les rapports entre les êtres sont difficiles, tendus, les personnages n'utilisent jamais une langue de bois. Un roman à lire à tout prix.

AURÉLIEN BOVIN